MAURICE MAGRE

A LA POURSUITE
DE
LA SAGESSE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
FASQUELLE ÉDITEURS
11, RUE DE GRENNELLE, 11

886

A LA POURSUITE
DE
LA SAGESSE

DU MÊME AUTEUR

POÉSIES

(FASQUELLE ÉDITEURS)

La Chanson des Hommes	1 vol.
Le Poème de la Jeunesse	—
Les Lèvres et le Secret	—
Les Belles de Nuit	—
La Montée aux enfers	—
La Porte du mystère	—

ROMANS

Le Roman de Confucius (Fasquelle Éditeurs)	1 vol.
L'Appel de la Bête (Albin Michel)	—
Priscilla d'Alexandrie (Albin Michel)	—
La luxure de Grenade (Albin Michel)	—
Le Mystère du Tigre (Albin Michel)	—
Le Poison du Goa (Albin Michel)	—
Lucifer (Albin Michel)	—
La Tendre Camarade (Fort)	—
La Vie de Messaline (Flammarion)	—

DIVERS

Magiciens et illuminés (Fasquelle Éditeurs)	1 vol.
Confessions sur les femmes, l'amour, l'opium, l'idéal, etc., (Fasquelle Éditeurs)	—
Le Livre des Lotus entr'ouverts (Fasquelle Éditeurs)	—
Pourquoi je suis bouddhiste (Éditions de France)	—
Le Sang de Toulouse (Fasquelle Éditeurs)	—
La Mort et la Vie future (Fasquelle Éditeurs)	—
L'Amour et la Haine (Fasquelle Éditeurs)	—
La Clef des choses cachées (Fasquelle Éditeurs)	—
Pirates et flibustiers (Grasset)	—
Les Aventuriers de l'Amérique du Sud (Grasset)	—

THÉÂTRE

La mort enchaînée (Albin Michel)	1 vol.
Arlequin (Librairie Théâtrale)	—
Sin (Librairie Théâtrale)	—
Le soldat de plomb et la Danseuse de papier (Librairie Théâtrale)	—

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

20 exemplaires numérotés sur papier de Hollande

MAURICE MAGRE

A LA POURSUITE
DE
LA SAGESSE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
FASQUELLE ÉDITEURS
11, RUE DE GRENNELLE, 11

ASA 912
DETUONI/D/121

BASCR - UNIV. TS
DETUONI
/D
0121

N. INV. ASA 912

Tous droits réservés
Copyright 1936, by FASQUELLE ÉDITEURS

I

LA CHAMBRE DE L'HOMME SOLITAIRE

Aucun homme de génie, aucun saint, aucun Dieu ne peut enseigner à un homme comment il doit vivre. Chacun doit découvrir en lui-même sa propre sagesse, la science secrète de l'âme.

La vie quotidienne ne peut être supportée sans un sel qu'il faut trouver quelque part, sans un levain qui vous soulève et vous précipite ailleurs, là où il y a de la beauté, quelque chose qui vaille la peine de vivre.

Ni les repas, ni l'ivresse, ni les femmes, ne sont des buts suffisants. Les devoirs sont dérisoires, les bontés sont hypocrites et leur accomplissement ne donne pas la satisfaction promise par les catéchismes et les morales. L'injustice est la loi, la bêtise est souveraine et le plus fort est toujours le maître.

Certaines nuits je me suis éveillé et, assis sur mon lit, j'ai eu envie d'appeler quelqu'un avec des cris pour qu'il me dise la parole révélatrice, la vérité de feu, pour qu'il me montre la lumière qui éclaire la vie et la lampe plus petite qui éclairera l'intérieur du tombeau, quand il faudra y pénétrer. Appeler quelqu'un, mais qui ?

Chacun a une vérité unique qui lui est propre et qu'il doit découvrir avant sa mort, en l'arrachant à la dure substance de la vie quotidienne. Et je me suis demandé avec angoisse si la solution était en nous déjà gravée en lettres combien minuscules dans le spermatozoïde qui nous avait formés, ou s'il fallait l'attendre d'un être extérieur, d'un être plus parfait, qu'il fallait chercher et dont il fallait mendier l'instruction. Et comme tout le monde, j'ai craint que l'accession à une vérité supérieure ne soit possible qu'à travers des états de douleur, de remords, en tout cas de labeur pénible. L'élévation va de pair avec la pitié et la pitié va de pair avec la souffrance.

Et voilà la vérité qui m'a été donnée, vérité déjà découverte et proclamée par mille hommes mais qui est de cette nature de vérité qu'elle vous traverse sans vous pénétrer.

Quand on descend le long des profondes racines de son âme, les examinant avec la vue intérieure, même si l'on n'est pas un expert dans l'art d'examiner intérieurement, même si l'on est un homme ordinaire, on s'aperçoit en s'émerveillant de ceci :

L'état normal de l'être, quand il est débarrassé de la peur, du désir, de l'appétit de possession, est un état de joie béatifique, d'allégresse extasiée. Ce sont les sollicitations des sens et celles de la partie inférieure de notre intelligence qui troublent cet état et rendent l'homme si prodigieusement apte à souffrir.

Ainsi, à travers les ténèbres des préoccupations matérielles, sous les couches amoncelées des désirs et des ambitions, sous les haines stratifiées, les jalousies congelées, les orgueils minéralisés, il y a un pur diamant dont l'essence est inaltérable, un trésor céleste, un Graal en substance de comète. Il faut arriver jusqu'à lui.

Cette minime connaissance, déjà enseignée dans maint livre de ma bibliothèque, il m'a fallu beaucoup de temps et de peine pour la faire mienne. C'est l'expérience de ma recherche que je vais dire.

En ce temps-là il me sembla que la clarté de ma lampe avait le soir un tremblotement inusité. Certains livres avaient l'air, par une disposition particulière, de se choisir eux-mêmes pour être lus. Certaines images revenaient sans être appelées par le souvenir, certains visages d'amis morts, auxquels je n'avais pas pensé depuis des années sortaient de l'ombre et clignaient de l'œil inopinément.

En ce temps-là, il y eut des signes matériels, non des comètes chevelues ou des pluies d'étoiles filantes comme en ont les peuples favorisés quand ils attendent des Messies, mais de petits signes sur mon abat-jour. Car la lampe, pour l'homme solitaire, dans le cercle de sa demeure étroite, est un personnage animé, un phare vivant, un Dieu électrique et amical et il faut observer avec soin tout ce qui concerne la lampe.

En ce temps-là, des grains de sable tombèrent sur mon abat-jour, comme une petite pluie courte et régulière, et toujours un peu avant l'heure de minuit. Ces grains de sable, d'origine miraculeuse, avaient la curieuse propriété d'être invisibles, car je les cherchai vainement à quatre pattes sur les tapis où leur légère pesan-

teur aurait dû les entraîner. Je ne sais de qui ils étaient les messagers, mais ils revenaient obstinément et constituaient une sorte de phénomène occulte. Il y avait un langage dans leur bruit, un langage impossible à déterminer. Mais le sens général était certain. Il disait qu'il ne fallait pas s'endormir dans la quiétude.

En ce temps-là j'appris, sans que personne me l'eût dit et sans que je l'aie lu nulle part, qu'il ne convenait pas à l'homme de mourir sans avoir découvert un secret, une profonde vérité qui était relative à la mort et relative surtout à la vie.

De cela il m'avait été déjà donné une indication par des jeunes filles dont j'avais eu les visites successives.

Chaque maladie est un personnage avec une robe blanche comme celle des infirmières et elle apparaît pour donner un avertissement. Elle est muette comme la douleur. Elle vient tout à coup et comme de manière fortuite. Elle a l'air de faire une surprise, mais c'est à une heure choisie par une puissance que nous ne connaissons pas. Elle glisse dans la chambre, tantôt avec une tisane, tantôt avec une aiguille pour une piqûre. Elle se tient là. Elle attend on ne sait quoi. On voudrait bien la voir partir mais elle doit demeurer un temps fixé à l'avance, un temps inéluctable. Dans la journée elle semble familière et douce et avec le crépuscule elle paraît belle. Mais la nuit, quand on s'éveille en sursaut, elle vous fait peur parce qu'elle est anormalement mince et grande et qu'on ne voit pas son visage. Un jour elle sort avec un geste qui veut dire qu'elle sera là dans deux minutes et elle ne reparaît plus. Elle n'a laissé aucun témoignage de sa présence. Mais l'atmosphère de la chambre est imprégnée par le message qu'elle a apporté.

Elle est venue rappeler ce qu'on savait bien mais ce qu'on oubliait volontairement. Il y a un secret à trouver, une vérité à découvrir, et le délai accordé pour la découverte est inconnu. Mais chaque minute qui passe l'abrège. La maladie a enlevé un peu de force pour une tâche qui reste la même et doit être accomplie dans un temps de plus en plus court.

Comme la maladie est cruelle avec son apport de vertige, de découragement et de douleur ! Qu'elle est inexorable par sa présence continuelle, ses gestes de fantôme, son regard couleur d'au delà ! Comme je suis reconnaissant à cette annonciatrice silencieuse qui détruit le corps pour réveiller l'âme !

Et un jour, sans aucune préparation, au moment où je m'y attendais le moins, eut lieu la plus saisissante rencontre que j'aie faite de ma vie, celle dont je devais tirer l'enseignement le plus impressionnant.

Ce fut au bas de l'escalier de je ne sais plus quelle vaste, quelle muette, quelle impassible maison, dans un vestibule de dalles blanches veinées de noir.

Je venais de descendre la dernière marche quand je fus soudain en présence d'un fantôme. Il venait vers moi de très loin, par un couloir profond, presque sans fin, dont je n'avais pas remarqué l'ouverture quand j'étais entré dans la maison.

C'était bien un fantôme qui s'avavançait, reconnaissable à son teint spectral et à un je ne sais quoi qui est le propre des fantômes. Son pas avait la même mesure que mon pas, il portait un foulard autour du cou, sans doute pour cacher le bas d'un visage osseux, ravagé, couleur de nappe d'autel dans une chapelle maudite. Il avait un pardessus de la même coupe que le mien, dont les manches laissaient passer des mains de marbre, peut-être de glace, peut-être d'une matière extra-terrestre, des mains de fantôme, des mains que j'aurais été effrayé de toucher.

Ce fantôme était semblable à tous ceux dont on fait des descriptions dans les récits d'apparitions ou les livres spirites. La particularité que je remarquai tout de suite était qu'il avait avec moi une extraordinaire ressemblance. Il ressemblait, par l'égarément des yeux, la morbide décrépitude et surtout la pitoyable lassitude à ce que je pourrais être dans une époque lointaine, très lointaine, une époque sans date précise.

Certes, j'avais toujours rêvé d'être en présence d'un fantôme, preuve presque tangible de l'existence dans l'autre monde. Mais j'étais surpris par le caractère d'épuisement de celui-là. Avec la réserve d'éviter toute poignée de main (à cause d'un conte lu dans mon enfance où un imprudent ayant voulu serrer la main d'un spectre n'en put desserrer l'étreinte), j'eus d'abord envie de rendre quelque service d'ordre médical à cet homme de cire et d'os subitement apparu.

Mes pensées se succédant avec rapidité, je me dis que je n'étais en présence que d'une image, un faux fantôme, une habile imitation et j'admirai l'art que la nature avait déployé pour donner au regard cette fixité inquiétante, aux mains ce caractère livide et terrible. Mais mon admiration pour l'œuvre de la nature fut brève. Je réalisai que j'étais en présence de ma propre image, reflétée par un miroir.

Avais-je changé si brusquement ? Comment connaissais-je si peu ma forme extérieure ? J'avais pris l'habitude, les derniers temps, de ne m'examiner physiquement que d'une façon rapide et distraite et cet examen n'avait lieu que dans un cabinet de toilette mal éclairé.

Je tâtai la substance du miroir avec le double corporel du fantôme. J'eus un instant l'espérance qu'il y avait dans l'escalier un personnage qui me ressemblait — en plus vieux — et qui avait produit cette illusion.

Mais je me rendis compte que, dans ce cas, ma véritable image n'aurait pas été reflétée par le miroir. Il ne fallait pas compter sur une aussi extraordinaire exception. Je devais m'accoutumer désormais à être ce personnage si pâle, si maigre, si fatigué, avec des ossements si visibles !

J'étais un autre homme, un homme physiquement nouveau et étonnamment décrépit. Je me hâtai de sortir de l'immeuble où j'avais fait cette découverte, éprouvant une cruelle blessure d'amour-propre. Comme il aurait mieux valu s'habituer petit à petit, que d'avoir cette brusque révélation ! Et personne ne m'avait averti ! Je me souvins de certaines flammes d'ironie ou de pitié qui avaient brillé dans les yeux de gens disant : Quelle bonne mine vous avez ! Cette bonne mine était la première parole avec laquelle on m'abordait depuis quelque temps ! Ne doit-on pas toujours, tant le mensonge est habituel, prendre la contre-partie des paroles, si l'on veut connaître la vérité ? J'aurais dû entendre : Quelle sinistre mine de spectre est maintenant devenue la vôtre !

Et moi qui raillais sans cesse la laideur répandue avec profusion sur les visages humains ! Moi qui riais du déplorable aspect des silhouettes ! Je venais de voir dans le contour de celle que j'avais façonnée à mon insu une caricature qui aurait provoqué en moi de la gaîté si la pitié n'avait pas prévalu.

Le soleil faisait marcher mon ombre devant moi. J'aurais bien voulu la pousser un peu ou même la faire tourner. Mais elle me précédait inexorablement et c'était une ombre parfaitement dessinée de fantôme, une ombre orgueilleuse de marcher devant moi et d'affirmer sa qualité d'ombre, d'ombre fantômale.

Et comme je cheminais, privé de joie, je regardai

dans le miroir intérieur où chacun peut regarder son âme, le miroir qui ne dépend pour sa réfraction d'aucune lumière de cabinet de toilette, si toutefois on sait regarder sincèrement. Et je vis la mienne.

C'était une âme maigre, assurément, comme le corps dont elle dépendait. Elle ne se nourrissait plus des aliments d'espérances qu'elle avait si longtemps absorbés, elle ne s'abreuvait plus du vin des désirs. C'était une âme transformée, chancelante peut-être, comme sa forme. Mais elle n'était pas décrépite. Pendant que le corps avait été féroce ment sculpté par le scalpel de la maladie, buriné par le poinçon du temps, elle s'était allégée et purifiée. Elle avait même une jeunesse que je ne lui avais jamais connue. Elle n'avait aucun souci de l'être corporel qu'elle habitait et je distinguai même qu'elle avait pour lui un certain mépris. Ayant perdu ses richesses, elle n'aspirait pas à les retrouver. Je la sentais légère, susceptible d'élan, apte au vol.

Cette âme venait de traverser la crise dont les âmes sortent souvent désespérées et perdues. Elle avait besoin d'une nourriture pour s'élancer. Il fallait la fortifier avec une substance de vérité.

Et comme je terminais cette contemplation dans le miroir intérieur, je m'aperçus qu'ayant tourné une rue, l'ombre par le jeu du soleil était maintenant derrière moi et me suivait modestement, comme il convient à une ombre d'homme.

Je n'employai aucun cérémonial magique, je ne revêtis aucune robe blanche de nécromancien, je ne traçai pas de cercle, je ne répandis pas le sang d'un bélier, je me contentai de formuler à demi-voix cette question, pour moi-même et, qui sait ? pour ceux à qui elle était adressée :

— Tous ceux que j'ai connus et aimés et qui sont morts, peut-être pourraient-ils me dire leur histoire, depuis si longtemps qu'ils ont cessé d'aller et de venir et d'habiter le monde des apparences physiques. Peut-être savent-ils quelque mot de passe, quelque vérité exceptionnelle par laquelle on entre joyeux dans le cône d'ombre que la planète traîne derrière elle comme une comète de ténèbres et où, dit-on, habitent les morts.

Alors se fit un silence soudain. Au loin les jazz des cafés s'assourdirent et les orchestres de cinémas enveloppèrent leurs sons de ouate. Les tramways glissèrent sans bruit, les ivrognes interrompirent leurs hoquets, et les concierges, devenus de marbre sur la porte des hauts immeubles, poursuivirent leur rêverie silencieuse.

La porte de ma chambre ne s'ouvrit pas et pourtant

elle donna passage à des créatures que je connaissais bien. Et j'attribuai aussitôt cela à un phénomène de la quatrième dimension que j'étais justement en train de pénétrer par la lecture de livres abstraits, malgré la ferme volonté de leurs auteurs à ne pas être compris.

Les créatures familières m'entourèrent en si grand nombre que je songeai aussitôt à Ulysse dans une pareille aventure et que je cherchai un coupe-papier aigu pour éloigner les phantasmes humains, comme avait fait le voyageur grec avec une épée d'airain sur le rivage de l'Hadès.

Mais la caractéristique de ces êtres était la timidité. Le difficile était de les retenir. Ils étaient venus et ils avaient envie de repartir aussitôt. Et je compris la vérité de l'épithète d'ombres fugitives qu'on a toujours donnée à leurs pareils.

La première, vint l'âme de Rosalie qui était ma femme de ménage, quand j'occupais une chambre sur la rue au rez-de-chaussée d'une petite maison de Toulouse. Elle était très vieille à cette époque et ne me parut pas plus vieille à présent. Elle radotait un peu autrefois, agitant perpétuellement un chiffon. Elle n'avait pas perdu cette habitude et en faisant le simulacre d'essuyer elle disparut dans la muraille.

Alors je vis un ami très cher que j'avais aimé quand j'étais jeune et que j'aimais la vie et les hommes. Il avait des yeux aussi intelligents que jadis et cette allure à la fois lassée et fière qui le faisait rechercher des femmes. Elles s'occupaient de lui et il s'occupait d'elles à l'excès. Il parut embarrassé de ma question et il fit le geste vague de quelqu'un qui ne peut répondre. Sans doute était-il absorbé par les femmes mortes comme il l'avait été par les femmes vivantes.

Je vis aussi les poètes, compagnons de ma jeunesse

et il me sembla distinguer le même embarras sur leurs figures effacées et dans leur attitude gênée. Eh quoi ! ils étaient tous morts, ou presque tous ! Quelle extrême rapidité se cache dans l'essence profonde du temps, à moins que ce ne soit une extrême lenteur ! Mais de cette mort ils n'avaient tiré aucun enseignement, aucune connaissance de la mort.

Au moins Ulysse avait obtenu une parole formelle, un renseignement direct d'une des ombres évoquées. J'aimerais mieux être un laboureur et servir pour un salaire sur la terre des vivants que d'être roi de tous les morts, avait dit Achille sur la prairie d'asphodèles. Mais les amis de ma vingtième année secouaient leur longue chevelure de l'époque 1900. Ils ne me disaient pas préférer être de misérables rimailleurs en chair et en os que des Homères astraux. Ils se taisaient, étant ignorants.

Mais j'aperçus, avec ses yeux couleur d'hysope et sa chevelure de muguet une jeune femme à la peau de myosotis que je savais n'avoir eu d'autre loi dans la vie que le plaisir de sa chair en pâte d'amande. Privée maintenant de cette précieuse enveloppe de chair et même des os blancs qu'elle recouvrait, elle devait éprouver cruellement la vie d'ombre vaine où l'on n'étreint que d'autres ombres sans solidité charnelle. Elle prenait des stupéfiants et dans une chambre d'hôtel, une nuit, elle était passée sans s'en douter, dans le royaume immatériel. Je pensais qu'elle allait m'apporter quelque témoignage précis, par la vivacité du regret ou de l'espoir. Mais les yeux d'hysope fixaient un point vague et très éloigné qui pouvait bien être l'étoile polaire. La jeune femme était encore sous l'action des stupéfiants, exactement au même point d'illusion que lorsque, dans la chambre d'hôtel, la mort, immobilisant son cœur, l'avait détachée de sa forme, sans bruit, sans heurt,

délicatement, avec des précautions infinies, si rares de sa part...

Amie aux yeux couleur d'hysope qui fus toujours inconsciente et qui aspirais à cette inconscience que tu possédais en toi-même, es-tu la plus heureuse ou la plus infortunée ?

Je pensai qu'une réponse allait enfin m'être donnée, quand j'aperçus un Socrate de café, un sage au visage bouffi, qui professait une certitude sur toutes choses et, dans un temps où cela ne m'intéressait pas, décrivait, parmi les soucoupes et les tables de marbre, les paysages que l'on voit après la mort.

Il avait été offensé alors de mon indifférence. Il allait prendre sa revanche. Mais non, il détourna la tête. Il ne put déguiser son embarras. Sur ce qu'il avait expliqué si souvent, voilà qu'il ne pouvait plus dire un mot.

Alors ma mère sortit silencieusement de la foule des morts et je compris tout de suite à sa vue qu'elle ne venait pas pour m'éclairer sur le problème qui m'occupait mais pour me donner un message qu'elle estimait d'une urgence extrême.

Elle m'apportait une lumière mille fois plus belle que tous les secrets relatifs à la science du monde, celle de sa présence familière. Elle n'était pas enveloppée d'une auréole et ne répandait pas des rayons comme une mère surnaturellement apparue. Telle elle avait été jadis, modeste et pleine d'amour, et telle elle se tint devant moi. Elle me regardait avec cette admiration que rien n'avait pu fatiguer et qui avait résisté aux fleuves circulaires de l'au delà et à ces ombres si épaisses qu'on ne peut croire venir seulement de l'absence des rayons solaires. Elle avait l'air de s'excuser de troubler cette

réunion et ce fut en baissant les yeux, et bien que ses lèvres fussent immobiles, qu'elle formula ces syllabes :

— Mon enfant, il vaut mieux s'entretenir avec les vivants qu'avec les morts.

En même temps que l'image de ma mère s'effaçait, je compris combien cette parole était opportune et sage. Les morts emplissaient ma chambre ; ils étaient accourus comme sur un mot d'ordre mystérieux, des quatre points cardinaux de la nuit. Ils étaient pareils à ces oiseaux de proie des pays où les déserts alternent avec les forêts, qui sont informés à de grandes distances, grâce à un télégraphe d'oiseaux de proie, qu'il y a quelque part une bête qui est tombée et qu'on peut dévorer.

J'étais peut-être tombé aussi. De même que les oiseaux accouraient pour manger de la chair morte, les morts appelés par mon désir de choses supra-terrestres venaient se nourrir des effluves vivants que je projetais vers eux. Je voyais de toutes parts des visages indifférents, désespérés ou terrifiés, et qui devenaient de plus en plus nombreux. Ils étaient là comme des témoins inutiles, des compagnons qui n'aident pas. Et je les appelais depuis longtemps par mes quotidiennes préoccupations d'au delà, mes visions de décors mortuaires. Peut-être se l'étaient-ils dit entre eux, pour venir ainsi toujours plus nombreux, et allais-je devenir la proie qu'ils auraient à se partager.

Ulysse avait sa nef bien construite, et ses compagnons au grand cœur pour s'enfuir sur le fleuve Okeanos, par la force des avirons. Mais moi j'étais captif de l'enchantement du souvenir. Comme Ulysse le marin, je fus saisi par la terreur pâle. Je fis dans l'air, avec le coupe-papier aigu, des signes incompréhensibles. Le hasard les rendit peut-être magiques et redoutables, car le

peuple des ombres devint transparent et lentement s'évanouit comme s'il avait été absorbé par quelque force cachée dans l'intime essence de l'air, — ou seulement celle de mon âme.

Dans une chambre du quartier latin, il y avait un soir quatre étudiants. Du reste ils n'étudiaient pas et ils étaient d'accord pour s'en excuser en disant qu'ils travaillaient à déchiffrer le grand livre de la vie, lequel est un *in folio* si énorme qu'on n'a jamais fini d'en tourner les pages.

Ils étaient réunis autour d'un feu de bois qui brûlait dans la cheminée et l'un d'eux avait dit : Qu'est-ce que l'idéal ? Ce mot avait fait l'effet de l'électricité de l'orage quand elle prend la forme d'un globe électrique et après avoir tourné dans la chambre, il s'était résorbé dans la fumée du tabac.

L'idéal ! Le feu de bois dans la cheminée ! Comme cela fait remonter loin dans les paysages de la jeunesse !

Tout le monde fut d'accord. L'idéal était dans le bonheur. Marâtre, le premier des quatre jeunes hommes était maigre, avec des cheveux peints en noir et les verres de ses lorgnons étaient comme deux projections d'ombre sur son visage d'ascète avide.

— L'idéal est dans l'intelligence, dit-il. Il faut développer son intelligence. Seulement, là est peut-être la difficulté.

Et il sourit, en regardant ses amis du coin de l'œil comme quelqu'un qui, par égard, ne veut pas insister sur cette difficulté.

— Assurément, répondit le paradoxal Cornebut en caressant sa barbe un peu carrée qu'il appelait avec orgueil une barbe assyrienne et en humectant ses lèvres de jouisseur philosophe. Mais la stupidité est méconnue et a un grand attrait caché. On peut l'appeler aussi simplicité. L'idéal est peut-être dans une vie simple, auprès d'une femme peu intelligente, à cause des ennuis que l'intelligence crée, de beauté médiocre, à cause des compétitions engendrées par un trop beau physique, mais sensée, de bonne humeur et de nature ménagère.

Et le troisième qui portait un costume de poète comme on en portait encore dans ce temps lointain dit à son tour :

Il y a pour moi deux formes de bonheur. Un bonheur me vient de la poésie, de sa transformation subtile des choses, de sa résonance intérieure, et un autre de la beauté des femmes, de leur présence et de leur contact. L'idéal est pour moi de m'adonner à la poésie et à la recherche des femmes, en essayant de faire coïncider les deux, si toutefois il y a un rapport entre la plasticité de la chair et la suavité des paroles.

Le quatrième déclara que le mot « idéal » était pour lui mystérieux et privé de sens et qu'il ne comprenait pas le sujet de la conversation. Il montra même que cette conversation l'irritait en jetant avec humeur sa cigarette dans le feu de bois. Ce mouvement mit une lueur bizarre sur son crâne atteint d'une calvitie précoce et inexplicable et, durant une seconde, une seconde seulement, il fut visible, grâce à l'éclairage, que son âme était habitée par le néant.

Certaines images remontent du passé, ainsi que ces

noyés qui après être tombés au fond de la mer, reviennent à la surface, saisis soudain du don de flotter. J'ai revu ce tableau de ma jeunesse, la chambre du quartier latin et ces aveugles qui devisaient au crépuscule. Et puis la vague des souvenirs a emporté l'image un peu plus loin.

L'âme a cinq points cardinaux — et peut-être davantage, car rien n'est difficile à dénombrer comme les points cardinaux de l'âme.

On apprend à l'enfant à ouvrir les bras et à se tourner vers le soleil levant pour fixer la direction de l'est et de l'ouest physiques, mais on ne lui apprend pas à connaître où se lève le soleil levant spirituel et où il se couche.

Vers lequel des cinq points cardinaux faut-il se diriger ? Il m'a fallu quarante ans d'absence de réflexion pour découvrir que l'idéal n'était pas dans le bonheur, du moins dans le bonheur tel que les hommes le conçoivent ordinairement. Ce qu'on appelle bonheur est synonyme de richesse, situation, possession d'une femme agréable, honneurs, etc. Tous ces éléments sont impermanents et peuvent se dérober d'un instant à l'autre.

Le but de la vie est-il de rechercher le bonheur dans sa source la plus haute qui est l'esprit ? Celui qui tire ses joies de l'esprit ne risque pas de les voir se tarir puisque l'élément qui les produit est en lui-même et qu'il peut en produire éternellement.

Où le but de la vie doit-il être placé dans la perfection de l'âme ? Mais quelle est cette perfection et comment l'atteindre ?

Le but de la vie est-il la libération ? La plupart des hommes travaillent à s'enchaîner par des passions qu'ils développent, par des enfants qu'ils mettent au monde, par des objets dont ils s'attribuent la propriété. Tout le monde fait ainsi, se dira-t-on. Tout le monde ne peut se tromper. On tire une grande force d'être d'accord avec l'opinion de la majorité.

Si l'on songe à la mort de son âme ou à son immortalité, l'on se résigne aisément à la pire solution en se disant : Il m'arrivera ce qui arrivera à tous. Toutes les âmes ne peuvent pas être perdues.

Pourquoi pas ? Toutes les âmes peuvent être perdues, à l'exception de quelques-unes, du tout petit nombre de celles qui auront découvert un secret. Le moindre examen des lois de la nature ne laisse aucun doute. Il y a des milliers de graines perdues pour une seule qui fait une nouvelle plante. Les mêmes lois se retrouvent partout. Il y aura des milliers d'âmes perdues pour une seule qui sera sauvée.

Et si ce n'était pas grave de faire partie de celles qui seront perdues ! S'il y avait une solution acceptable dans la résignation à n'être qu'une unité du troupeau qui doit mourir ! Solution bien misérable en tout cas ! D'autant plus qu'il n'est pas certain que la perspective soit la mort, la destruction irrémédiable. C'est peut-être la déchéance. Celui qui ne s'élève pas, tombe. Et, dans cette chute, dans cette déchéance il y a peut-être une inimaginable souffrance.

Cette souffrance, on l'entrevoit dans certains cauchemars. On est perdu dans des ténèbres opaques et d'une nature gluante avec des êtres grossiers, répugnants, aux

visages hideux et gais d'avoir entraîné parmi eux quelqu'un qui n'est pas de leur famille et on entrevoit, très loin et très haut, ceux qu'on a aimés, au milieu d'une douce lumière et s'adonnant à cette activité entre toutes mystérieuse, celle où l'intelligence et l'amour sont mêlées.

Il vaut mieux faire partie du petit nombre de ceux qui cherchent, même si on ne sait pas ce qu'on cherche, même si on n'arrive pas à interpréter le sens profond du mot : idéal.

Le soir, dans la chambre où l'on a conquis — avec quelle peine ! — la solitude, il faut rallumer le feu de bois, comme au temps de la première jeunesse, tracer la carte où les continents sont remplis de régions inconnues et fixer les directions des cinq points cardinaux et du pôle unique.

Et si je suivais pas à pas la destinée de ceux qui urent les camarades de ma jeunesse ! Je ne parle pas de leur destinée apparente, de leurs situations, de leur fortune, de l'image visible et trompeuse de leur bonheur. Je parle de leur destin secret, de ce qui fut la réalité profonde de leur vie. Quel enseignement je tirerais du tracé de la courbe de l'âme, si l'on pouvait l'avoir aussi précis que celui de la fièvre, pendant la maladie !

Quel est le point d'arrivée de cette courbe ? Y a-t-il même un point d'arrivée ? Ce qu'il m'est permis de savoir me montre que celui qui est arrivé le plus loin n'est pas celui qui est parti le plus vite et dont le départ a été le plus acclamé. Mais quel est celui qui est arrivé le plus loin ?

Dans une ruelle de Carcassonne, le long des casernes, je trouvai un soir mon camarade Seignel, assis devant la porte d'un petit café voilé de rideaux. Il fumait une pipe et il regardait avec attention les volutes qu'il en tirait. Il ne montra aucun étonnement de me voir.

— Je suis patron de cette buvette, me dit-il, où il y a trois femmes à l'usage des soldats. Elles travaillent

bien, surtout le samedi et ce sont de bonnes filles. C'est une petite affaire mais elle n'est pas mauvaise et je suis content.

Seignel avait été mon compagnon pendant les heures mornes du lycée et s'il ne montrait pas une grande intelligence je savais qu'il avait en lui une profonde bonté. Je l'avais constaté au temps [de l'adolescence où la bonté n'est pas appréciée. Il avait fait son droit, avait été clerc de notaire puis avait disparu du cercle éclairé par la lampe de mon observation.

J'estimai qu'il était tout à fait déchu. Il reprit :

— Oui, ce sont de bonnes filles. Nous nous aimons tous les quatre comme frères et sœurs.

Une créature corpulente sortit. Son maquillage la faisait ressembler à un coquelicot difforme. Elle donnait l'impression de la force tranquille.

— C'est pour le dîner, fit-elle.

Mon camarade ôta sa pipe et lui sourit d'un sourire sans dents. Mais qu'importaient les dents ? Le sourire était plein d'amour et dans la manière dont la femme le regardait, il y avait l'invitation à un repas agréable parce qu'il allait être pris entre des êtres qui s'aimaient.

— Voilà le clairon qui sonne.

Une sonnerie venait de retentir dans une caserne.

— Tu m'excuses, me dit-il avec simplicité, nous dînons à l'heure militaire parce qu'à six heures il y a des soldats qui commencent à arriver.

Une autre femme souleva le rideau. J'entrevis une soupe qui fumait, une table propre devant un comptoir de zinc.

— Si le cœur t'en dit...

Le cœur m'en disait mais je n'osai pas partager cette fraternité de la peine et de l'alcool et du tragique des plèbes du soir.

La sonnerie reprit avec son annonciation de la nuit urbaine et des tapages faubouriens.

Est-ce que Seignel n'avait pas adopté une forme inattendue de la sagesse ? La hiérarchie des âmes tenait-elle compte du niveau social, des travaux des corps, et de leur soi-disant déchéance ? La vraie lumière ne pouvait-elle briller au-dessus de la table que j'avais entrevue, dans la ruelle proche des casernes ? Comme cette sonnerie de clairon était profonde, comme elle allait loin dans des ténèbres quotidiennes de labeur, de misère et d'amour !

Le poète Dutombe eut toujours une vague foi dans son propre malheur. Il affectait de se plaire dans les bruyantes réunions d'amis, parmi les joyeux propos. Il y était comme un étranger qui parle une autre langue. Ses propos joyeux étaient lugubres. Il y avait dans ses conversations l'évocation de jardins pleins de chrysanthèmes et de cyprès, de chambres familiales sans air, de catafalques provinciaux. Il aurait bien voulu s'évader de sa prison, mais s'évader où? Il aspirait à des amours juvéniles pareils à ceux de ses camarades. Mais celui qui a choisi le malheur pour ami ne peut plus se séparer de ce compagnon.

— Il n'y a que ma mère qui pourrait me consoler, dit-il et je ne peux pas me confier à elle.

Je me souviens, aux environs de Toulouse, d'une grande avenue plantée d'arbres et bordée de maisons de plaisance méridionales. C'est là où il avait une petite propriété et où il m'amena une fois. Nous y jouâmes au croquet avec sa mère et sa sœur, et jamais je n'avais vu quelqu'un frapper des boules avec autant de désolation. C'était l'époque automnale où l'on va être refusé pour la deuxième fois à des examens de

faculté. Il m'entraîna sur l'avenue pleine de feuilles mortes.

Cette heure devait être fatidique car en passant devant une grille de jardin il me serra le bras et il me dit :

— N'aie l'air de rien. La voici.

Comment aurais-je eu l'air de quelque chose ?

Je vis une figure si grise, un jeune visage aux traits si tirés, une robe si médiocre et un châle si effacé que s'il ne m'avait pas fait signe, je n'aurais certainement pas remarqué cette silhouette confondue avec les feuilles mortes sur la route et le soir sur les jardins.

Et en la regardant sans avoir l'air de rien, je fus saisi de distinguer une tristesse analogue à celle de mon ami, une possession de malheur égale chez cette créature si parfaitement anonyme.

— Ce n'est que la bonne des X me dit-il en baissant les yeux. Mais si tu savais combien elle a un cœur plein d'amour !

Tout ce qu'il dit ensuite, il le dit sans cesser de fixer la terre poussiéreuse et indifférente de l'avenue.

— Elle a eu le courage de ne pas m'en parler et elle a tout fait à cause de moi. Nous avons eu un enfant et elle l'a tué, le matin où il a vu le jour. Il paraît que c'est très difficile et que la vie est accrochée à la forme avec une force prodigieuse. Non l'enfant n'a pas vu le jour car cela s'est passé avant le lever du soleil. C'était cet été et jamais aucune matinée, m'a-t-elle dit, ne s'était annoncée aussi belle. Elle a fait un paquet avec un journal et elle a marché comme une somnambule jusqu'à ce terrain vague qui est là-bas. Elle avait emporté un couteau et elle a creusé un trou au pied de ce grand marronnier que l'on peut voir d'ici et sous lequel tant d'enfants vivants vont jouer l'après-midi. Il y en a en

ce moment deux ou trois. La terre était très dure car il n'avait pas plu depuis longtemps. Mais la terre est toujours dure. Elle avait peur que le trou ne soit pas assez profond, à cause de certains chiens qui aiment à creuser et elle en a peur encore. Elle voulait ne me rien dire jamais mais à la fin son cœur a éclaté. Et il fallait qu'à mon tour je transmette ce secret car il me semble que le mal diminue si on le raconte.

Nous revînmes sur nos pas et nous marchâmes plus vite car je pensais qu'il valait mieux s'éloigner de ce marronnier où un chien aurait pu venir tourner. La bonne des X n'était plus devant sa porte mais son ombre somnambulique portant un paquet cheminait pour nous silencieusement.

— Penses-tu qu'un tel malheur aurait pu arriver à n'importe qui, autre que moi ?

Je ne le pensais pas en effet, mais je répondis par pitié que cela pouvait arriver à tout le monde et même si j'avais osé, j'aurais ajouté que cela m'était arrivé à moi-même et à beaucoup d'autres amis.

Mais je savais que le malheur s'attache à certains qu'il a choisis par une curieuse prédilection, qu'il avait élu entre les jeunes hommes ce poète mélancolique et qu'il l'accompagnerait bien au delà de l'avenue où nous marchions, bien au delà du terrain vague et du marronnier.

Ce poète aima la douleur dont il était prisonnier. Quelquefois il cherchait à lui échapper mais pour peu de temps. Il l'attirait par d'habiles pensées, il l'appelait par ces petites actions qui sont toujours suivies d'une vengeance de la vie. De cette amitié quotidienne

il ne tira rien ou presque rien, seulement quelques supériorités médiocres et passagères qui n'élèvent pas.

Car il n'y a pas d'élévation pour l'âme dans la douleur, pas plus qu'il n'y en a dans un bonheur trop constant. Ces deux extrêmes sont également redoutables, l'un engendrant l'égoïsme et l'autre la jalousie.

A deux ou trois reprises j'ai surpris le poète Dutoombe faisant des infidélités à la douleur qu'il avait inconsciemment prise pour guide. Une nuit, à la taverne du Panthéon, il tenta de faire comme ses camarades, de boire avec abondance des verres de liqueur. Tard, dans la soirée, il pensa s'établir dans le personnage d'étudiant joyeux et noceur en traversant la salle avec un chapeau de femme noué autour du cou par un ruban. Il emmena même une femme qui passait pour étrange parce qu'elle était de nationalité turque.

On ne le revit pas le lendemain et il resta malade plusieurs jours, moins pour l'excès d'alcool que pour avoir laissé dans les miroirs d'un café nocturne une silhouette qui n'était que la caricature d'un homme joyeux.

Maratre vint un jour me trouver. Il referma avec soin la porte de ma chambre. Il avait un secret à me confier.

— Je suis devenu trop intelligent. Je comprends trop de choses. Il se passe en moi quelque chose d'anormal. Il en résulte des maux de tête et des états de malaise. Ainsi, des auteurs que je ne comprenais pas sont maintenant très clairs, Descartes, par exemple.

Je faillis pousser un cri d'étonnement.

— Quand j'étais enfant, répondis-je, très enfant, je crus aussi être frappé d'une maladie exceptionnelle quand je constatai chez moi le curieux phénomène de l'intelligence. Je le trouvais si compliqué que je ne pouvais croire que tout le monde possédât de si délicats rouages intérieurs. Toutefois je me suis habitué, avec le temps.

Maratre ne pensait pas que ce fût tout à fait la même chose. Il me fit une longue description de tout ce qui lui arrivait d'étonnant dans le domaine de l'esprit. Il n'avait qu'à jeter un coup d'œil sur quelqu'un pour découvrir toute sa psychologie. Par la déduction, il arrivait à résoudre tous les problèmes. Il se demandait s'il n'avait pas découvert des lois sans s'en douter et s'il

ne pourrait pas aider la science dans sa marche en se mettant en rapport avec des savants.

Je l'y encourageai.

De toute façon, il était content que moi, son ami, j'eusse découvert en moi, dans une certaine mesure, la manifestation de l'intelligence.

Je dis en souriant :

— Nous sommes peut-être les seuls.

— Oui, je suis peut-être le seul, répondit-il pensivement.

*
* * *

J'allai revoir Maratre, bien des années après, désireux de savoir où l'avait mené l'intelligence.

Son visage ascétique n'avait guère changé. J'y reconnus cette expression jalouse qui, jadis, m'étonnait tellement chez lui. Je fus frappé par la curieuse disproportion qu'il y avait entre sa maigreur et un gros ventre qui avait poussé sur lui comme une excroissance. Il dut deviner ma surprise car il tenta de m'expliquer cette anomalie.

— Je me suis forcé à manger avec excès, car la pensée tuait le corps. Je pensais trop. On a de la peine à s'imaginer cela. Des régimes de nourriture abondante m'ont fait grossir brusquement mais n'ont développé qu'une partie de mon corps. Ce gros ventre est mon salut car je serais mort d'un agrandissement excessif de l'esprit.

Je m'étais étonné bien souvent que Maratre n'eût rien publié. Je lui demandai discrètement s'il n'avait pas quelque livre en préparation.

— Aucun. Le génie de l'analyse qui a été le but de ma vie et que j'ai réalisé m'a toujours empêché de publier mes livres. Dès que j'en avais terminé un, mon

extraordinaire faculté d'analyse m'en montrait les défauts. J'ai écrit presque autant que Balzac, sur Dieu, sur l'âme humaine et d'autres sujets analogues. J'ai tout brûlé à mesure.

— A cause du génie de l'analyse ?

— Oui.

Je savais que dix ans avant, Maratre avait perdu une femme qu'il avait beaucoup aimée. J'estimais qu'après dix années je pouvais faire une allusion à cette mort sans réveiller une trop cruelle blessure.

— Puis-je te demander si, quand tu as éprouvé la plus grande douleur de ta vie, tu as trouvé une consolation dans le génie de l'analyse ?

Les traits de Maratre se détendirent, et ce fut comme si un masque tombait de son visage. Il eut soudain l'expression de naïveté juvénile que je lui avais connue quand nous étions ensemble au lycée. Il hésita d'abord entre le désir de composer une réponse conforme à son personnage et celui d'être sincère. Il opta pour la sincérité et répondit en baissant la tête :

— Non, vraiment, aucune consolation. Au contraire. Ma douleur est devenue plus grande par l'analyse.

Peut-il y avoir une sagesse qui n'apporte pas de consolation ?

Aussi loin que je remonte dans mes souvenirs, je vois Dalgar calme et souriant. A Villefranche-de-Lauragais, nous cheminions le soir sur un chemin bordé de moulins et je tirais un réconfort de sa vision mesurée des choses. La sagesse qui s'ignore a quelque chose de comparable à l'attrait de la virginité.

On se perd de vue. On se retrouve. Quand je le revis, il avait toujours le même optimisme. La guerre survint. Je le rencontrai le jour où il venait brusquement d'être désigné pour partir au front.

— Je vais avoir l'occasion de voir des choses nouvelles qu'on n'a pas l'habitude de voir dans le cours ordinaire de la vie, me dit-il.

Il eut tout le loisir de contempler ces nouveautés. Je le rencontrai deux ans après.

— La guerre n'est pas du tout ce qu'on raconte, me confia-t-il. C'est, en somme, très agréable. Nous sommes à cinquante mètres des Allemands, mais on reste des mois sans tirer un coup de fusil. Et encore est-ce pour la forme. La nourriture est excellente et je fréquente un milieu d'officiers charmants.

L'attaque de Verdun survint. Il s'y trouvait. J'en-

tendis dire que ce n'était pas seulement pour la forme qu'on s'y battait. J'appris qu'il avait été fait prisonnier et pensai que son optimisme avait dû s'altérer un peu.

La guerre terminée, j'eus sa visite.

— La captivité n'est pas du tout qu'on ce raconte, me dit-il. Les camps de prisonniers étaient des endroits vraiment agréables. Nous organisions des représentations théâtrales. Il y avait une bibliothèque. Des familles sont entrées en rapport avec nous et quand la paix est survenue, au lieu de rentrer tout de suite, j'ai fait un voyage circulaire dans ce pays d'Allemagne qui m'était inconnu et qui est tout à fait intéressant pour un touriste.

Depuis je l'ai toujours revu souriant.

Mais enfin, comment se conduisait-il quand une maîtresse acariâtre lui faisait une scène chaque cinq minutes ? Son heureuse nature l'empêchait de choisir une maîtresse acariâtre, ou, s'il l'avait choisie par erreur, empêchait le côté acariâtre de se manifester et développait des formes plus heureuses de caractère. J'admets que lorsqu'il a croisé sur un chemin un chien enragé, son habitude d'heureuse chance a empêché le chien enragé de se jeter sur lui et l'a fait porter plus loin sa fureur. Mais quand la mort fera son apparition ? Voilà une occasion de visiter un monde nouveau, pensera-t-il. Mais après ? Il viendra sans doute me trouver, si c'est lui qui m'a précédé et il me dira :

— La mort n'est pas du tout ce qu'on raconte...

Cela peut le mener jusqu'à la fin ultime des temps, jusqu'au moment où les planètes et les soleils entreront dans leur sommeil périodique.

¶ Mais n'y a-t-il pas quelque chose qui lui aura manqué éternellement dans ses expériences terrestres ou supra-

terrestres ? N'aura-t-il pas contemplé seulement une seule face des choses et ne pourra-t-il se dire que si charmantes qu'aient été les relations faites, si agréables les milieux traversés, il y aura une instruction de la laideur et de la douleur qui lui aura échappé.

On l'appelait Saint-Georges, je ne sais pourquoi. Non seulement il n'avait pas transpercé le dragon, mais il avait été vaincu par lui.

C'était un prêtre barbu, un prêtre défroqué. Il fréquentait avec orgueil un milieu de jeunes femmes trop musiciennes, trop peintres, trop éprises de théâtre. Il leur prenait la taille continuellement ou les pinçait sans raison, croyant qu'un homme ordinaire qui a l'habitude des jeunes femmes ne doit pas les approcher sans quelque attouchement familial, sous peine de passer pour un ancien prêtre. Il avait un costume trop large et une cravate trop voyante, pour la même raison. Quand aucune femme n'était proche, il prononçait des paroles admirables sur le sens du monde et sur Dieu.

Pour parler de Dieu, il me donna rendez-vous un soir dans un petit café de Montmartre. Le café ne me sembla pas approprié au sujet de la conversation. Il y avait un homme au visage maquillé, habillé en femme qui discourait intarissablement sur des choses tout à fait différentes. Parfois, il se levait et venait, avec un clignement d'œil, faire voleter de son éventail les cheveux que Saint-Georges portait longs, car malgré le temps il

n'arrivait pas à déguiser une tonsure gravée sur son crâne comme un sceau ecclésiastique.

— Je viens ici, me dit-il, parce que Toinette y retrouve des amis selon son esprit.

Je ne sais quel était l'esprit de Toinette et si même il y en avait un qui habitât sa forme à demi gracieuse, mais ses amis paraissaient uniquement occupés de lutter contre le sexe qu'ils avaient reçu en partage. Les hommes s'habillaient en femmes et les femmes imitaient le costume des hommes.

Nous nous étions assis dans un coin et mon interlocuteur, sincèrement désireux de m'instruire, commença ainsi :

— Dieu, jeune homme...

Mais il ne put continuer. Sur un mot d'ordre dont j'avais surpris la transmission dans plusieurs visages, une sorte de mulâtre se mit à faire résonner une musique singulière. Une farandole se constitua qui souleva et entraîna aisément le commentateur de Dieu. Je le vis tourner autour du café parmi les cris joyeux et les projections de jambe. Et je ne sus discerner dans son regard qui ne me perdait pas de vue pendant les tournoiements, quelle était la part d'orgueil d'être un personnage de ce milieu peu religieux, et quelle était la part de honte.

Ce soir là, Dieu fut ajourné sans autre date.

En vérité, s'il y a un dragon à assouvir ou à transpercer, il faut le faire à l'âge de l'assouvissement et de la transperçion des dragons, qui est l'âge de la jeunesse.

Dans l'amitié il pourrait y avoir un chemin sublime. L'union fraternelle des amis devrait mener au divin. Sans connaître le divin, il y en a qui sentent cette voie et à ceux-là il est réservé de grands déboires. L'amitié donne plus de déceptions que l'amour, car l'homme de ce temps n'y croit pas au fond de son cœur. Voici ce que me raconta le peintre Tounadoul qui avait mis son idéal dans l'amitié et pensait que tout ce qu'on rêve se réalise à un moment donné, si on l'a fortement désiré.

Il errait un soir vers huit heures sur le boulevard des Batignolles quand il croisa un gros homme, un peu rouge, en habit sous son pardessus, qui le regarda fixement.

— Je ne connais pas ce gros homme, pensa-t-il.

— Tu ne me reconnais pas, dit celui-ci avec jovialité. Mais moi je te reconnais bien. Je suis Castain.

Tounadoul allait exprimer le regret qu'il avait de ne pas connaître Castain. Mais il n'en eut pas le temps. L'autre lui tapa sur l'épaule avec satisfaction et lui prit même le bras en riant.

— C'est une méprise, pensa Tounadoul.

Mais le gros homme fit signe à deux personnages en

habit, qui étaient un peu plus loin et avaient l'air d'attendre, comme deux complices :

— Le voilà, cria-t-il. J'en étais bien sûr.

Et il entraîna Tounadoul vers les deux personnages qui saluèrent très poliment mais avec une nuance de gêne.

— Tu viens dîner avec nous chez moi. Non, non. Pas de discussion à ce sujet.

Ce ne pouvait être autre chose qu'une méprise.

— Je m'appelle Tounadoul, dit Tounadoul et je crains que...

— Parbleu ! Nous le savons bien, répondit en riant Castain. Tu es notre vieil ami Tounadoul.

Sur le moment, l'absence de la dernière consonne échappa au peintre.

— Hein ? Il y a une Providence, dit Castain. Nous allons dîner avec Tounadoul.

Pour un peintre pauvre, l'idée d'un dîner où l'on est invité est toujours agréable. Puis ces trois hommes étaient gais et sympathiques. Ne faut-il pas obéir au génie de l'imprévu ?

La maison était cossue et toute proche. La vue de l'ascenseur intimida Tounadoul.

— Mais je suis en veston, s'écria-t-il.

— Veux-tu bien nous ficher la paix, dit le familier Castain. On est entre amis. Tu vas être le mieux accueilli de nous tous.

Quelle ne fut pas la surprise de Tounadoul quand, dans un salon éblouissant, une clameur salua son arrivée.

J'amène le peintre Tounadoul, avait crié Castain, et tout le monde s'empressa autour de lui, lui serra la main avec affectation et dans la plus grande gaîté.

Il entendit des noms de gens qu'on lui présentait. Il y avait un metteur en scène de cinéma, un secrétaire

général de théâtre, une aviatrice célèbre. Les femmes étaient décolletées et souriaient avec des lèvres de feu. Il était ébloui. Il se sentait soudain plein d'élégance sous son veston.

Ceci est une étrange aventure, pensa-t-il. Comme ils sont tous amicaux. Ma foi, quand on a un veston qui vous va bien, l'habit ou le smoking sont inutiles. C'est la sympathie qui seule compte.

— Tounadou sera à la droite de la belle Aliette, décréta Castain.

Et l'on parla tout de suite de l'amitié qu'il inspirait à tous. Les femmes insistaient avec une malice éloquente dans le regard.

— Entre nous deux, ça été tout de suite le coup de foudre, dit Castain.

Et Tounadoul se demandait dans quel café, dans quel atelier de camarades avait bien pu avoir eu lieu ce coup de foudre amical.

Il est vrai que j'ai vu beaucoup de monde ces temps derniers, songea-t-il. Je ne remarque pas les gens et ils me distinguent sans que je m'en aperçoive. Je suis trop modeste et je manque de la mémoire des têtes.

Les plats circulèrent. Les vins furent versés avec abondance et il y eut des paroles mystérieuses, des allusions incompréhensibles pour Tounadoul.

La jeune femme qui s'appelait Aliette et à qui Castain tenait à faire plaisir était d'un naturel éminemment superstitieux. Mais que diable, cela a-t-il à faire avec moi ? se disait Tounadoul. Et l'on parlait tout le temps de cet animal de Ricard qui n'avait pas pu venir et avait prévenu au dernier moment. Il n'eut pas le loisir de s'inquiéter de l'étrange rapport de sa présence, de l'absence de Ricard et du caractère superstitieux de

la jeune et belle Aliette. Il était plus important de commenter la fixité de ses yeux qui disaient :

Nous allons désormais nous revoir tous les jours.

Après le dîner, il y eut des liqueurs. Le secrétaire de théâtre commanda des décors à Tounadoul et le metteur en scène de cinéma avait aussi d'importants travaux à lui faire faire. Un monsieur grave voulait son portrait en pied. On prendrait un prochain rendez-vous.

Tounadoul était entouré d'amis. Ainsi les rêves se réalisaient et la réalité était plus belle que tous les rêves. O puissance de la sympathie qu'on exerce malgré soi !

Mais lorsque tourne le flot des amitiés nouvelles, comme dans une tempête, il y a des sautes de vents.

Lorsqu'on eut chanté, fait des imitations de comédiens célèbres et même d'animaux, vers minuit une invisible horloge annonça que la soirée était terminée. Les yeux d'Aliette devinrent plus vagues, les plaisanteries de Castain perdirent de leur éclat. Chacun pensa intérieurement à un tunnel mélancolique de métro où il allait s'engouffrer.

— Mais non, avait envie de dire Tounadoul, encore un verre de liqueur et restons dans l'atmosphère d'une aussi douce amitié.

Il avait saisi son inséparable crayon pour noter des rendez-vous. Personne ne lui en proposait plus. C'était cependant indispensable pour les décors, pour les portraits, pour les échanges affectueux de l'amitié. Il semblait qu'une incompréhensible indifférence eut tout d'un coup soufflé sur les âmes. Comment l'image d'un tunnel de métro peut-elle causer de semblables transformations ?

Vers le métro, un cortège glacé cheminait. Castain,

qui était l'hôte, avait voulu sortir pour accompagner ses invités. Aliette était à jamais perdue dans une fourrure et ne regardait plus que ses pensées impénétrables.

Et c'est alors que Tounadoul entendit des paroles épouvantables qui le concernaient, car les gens qui parlent le font imprudemment et ignorent la portée des voix et la mesure des sons.

— J'ai tout de même envie de lui donner cinq louis, disait Castain, à un de ces deux personnages avec lesquels il se trouvait au moment de la première rencontre.

— Mais non, lui fut-il vivement répondu. Il ne sait peut-être pas qu'il a fait le quatorzième.

— Alors, d'après toi, cinquante francs seraient suffisants ?

— Mais non. Tu le vexerais. Une bonne poignée de main et il sera très content.

Tounadoul compta seulement alors ses nouveaux amis. Ils étaient treize. Seulement alors il comprit.

Une bonne poignée de main ! Il en reçut treize qui étaient bonnes, si l'on voulait, mais elles avaient le caractère d'une aumône et les cinq louis eussent été moins humiliants, somme toute, et aussi plus utiles.

Tounadoul demeurait pétrifié. Il sentait subitement la misère de son veston, le caractère bohème de son feutre. Il toucha son coude avec le doigt, craignant qu'il n'y eut un trou.

Et comme de loin il entendait Castain crier : A la revoyure ! en manière de plaisanterie, il se mit à courir de toutes ses forces. Il courut longtemps. Il voulait être loin de ces treize créatures au cœur de pierre. Il se sentait seul. Comme il avait mal ! Où donc sur la terre y avait-il des amis, et parmi eux n'est-on pas toujours le quatorzième ?

J'ai connu peu de saints, peut-être aucun. J'ai connu une sainte, ma tante Marguerite. C'était une sainte laïque, que le pape ne songea pas à canoniser, et dont il n'a jamais dû entendre parler. La renommée de ce genre de sainteté ne sort pas d'un quartier, même d'une rue. Celle-là fut à peine connue par quelques personnes, maintenant, très âgées et si j'allais demander leur témoignage, elles souriraient et ne comprendraient pas.

Ma tante Marguerite, par une effusion naturelle, participait à la douleur de tous les êtres. Aussi elle pleurait continuellement parce que dans le monde de gens modestes où elle vivait, elle ne rencontrait que chagrins de cœur ou soucis d'argent. Quand elle ne pleurait pas, elle riait en vertu de la même participation et il n'y avait pas pour elle d'état intermédiaire.

Née dans la maison de Clémence Isaure à Toulouse elle y mourut à quatre-vingts ans, ayant chaque jour porté un paquet, quelque part, dans le quartier. Ce paquet contenait des provisions, un vieux châle, un petit don pour des gens plus pauvres qu'elle. Elle n'avait presque rien, mais s'arrangeait tout de même pour effectuer un modeste transport quotidien, sachant bien

qu'il n'y a que les pauvres de charitables et que leur charité est plus précieuse que celle de ceux qui donnent beaucoup sans amour.

Elle ne fit jamais le plus petit voyage, retenue, disait-elle, par ses habitudes, mais en réalité à cause de ce paquet qu'elle avait à transporter et qui était son imprescriptible devoir.

Un été, particulièrement torride, mon père insista pour qu'elle vint à Villefranche, à quelques kilomètres de Toulouse. Elle réfléchit beaucoup avant de s'engager dans un tel voyage. Elle devait passer quatre ou cinq jours mais elle repartit le second, en donnant comme raison : il faut que je porte un paquet à quelqu'un.

Ma tante Marguerite estimait que tous les êtres étaient parfaitement bons. Elle n'en avait jamais connu aucun de mauvais. C'était peut-être un hasard inouï. Plutôt une disposition de sa nature. J'ai cru observer que ce qu'on appelle le mal perdait pour elle la propriété d'être visible. Elle était comme un cristal très pur qui transforme les rayons qu'il reçoit. Avec ses larmes et son rire et son innocence première, bien que devenue grosse sur la fin de ses jours, elle donnait une impression d'immatérialité et quand elle arrosait des fleurs sur le balcon de son troisième étage je n'aurais pas été extrêmement surpris si elle s'était tout à coup envolée.

Habiter quatre vingts-ans dans la même pièce de trois ou quatre mètres où l'on est né, se consacrer de tout l'élan de sa propre pauvreté à soulager des pauvretés égales à la sienne, percevoir le comique inhérent à chaque créature en même temps que la part de douleur qui lui est échue, aimer sans effort le groupe humain où la naissance vous a placé, n'est-ce pas une règle de vie ? N'est-ce pas celle que j'aurais dû suivre ?

Ma tante Marguerite repose dans le cimetière de Tou-

louse. Et je me demande s'il n'y a pas près d'elles les formes sans poids d'autres saintes, d'autres quartiers, qui ont cheminé pour le bien durant une vie d'entr'aide et d'amour. Il n'y a pas d'auréole pour ces saintes, pas de chapelles, pas de pieux souvenir. Mais là où vont les âmes parfaitement pures, elles doivent se retrouver, car elles ont leur paquet comme signe de reconnaissance.

J'avais pour principe qu'il fallait avoir confiance et j'obéissais quand ce mot magique était prononcé.

A l'exposition de 1900, un homme qui voyait grand et loin installa une lunette puissante pour montrer aux visiteurs la lune avec ses cratères, Saturne et ses satellites et toutes les étoiles du ciel. Il eut l'idée de faire réciter des poèmes pendant le passage des astres dans le cercle de la lunette et il me commanda d'en écrire un grand nombre, me promettant une petite somme et m'assurant que du reste, le sujet était éminemment poétique. Je bâtis de grands projets avec l'espoir de cette petite somme. Mais quand je voulus me faire payer et me rendis sous l'ombre de la lunette, dans l'immensité de l'exposition, il me dit toujours : Plus tard ! Ayez confiance en moi. Et il me montrait le ciel.

Il m'arriva d'être obligé de déménager brusquement d'un petit appartement — tout petit — installé à grand peine. L'immeuble fut vendu et tous les locataires reçurent une indemnité. Tous les locataires sauf moi. Je venais d'être décoré de la Légion d'honneur, ce qui n'avait évidemment aucun rapport avec cette question de brusque déménagement. J'eus la visite de l'agent de

location qui avait vendu l'immeuble. Cet homme était aussi décoré.

— Nous appartenons à un même Ordre qui est l'honneur du pays, me dit-il. Comme Chevalier plus ancien que vous, je vous demande d'avoir confiance en moi et de quitter votre appartement sans indemnité aucune, par respect pour le grand Ordre dans lequel vous entrez.

Et il me pressa la main en proie à une vive émotion. Cette émotion, la chevalerie, la confiance agirent sur moi et je quittai mon appartement sans indemnité.

J'allais quitter Paris pour retrouver mes parents qui m'attendaient avec impatience quand une charmante amie appelée Claire, et descendante de l'antique famille peu connue des Nerval, me dit :

— Ne pars pas avant que nous ne soyons allés passer quelques jours ensemble en Bretagne. Voici l'été qui commence. La Bretagne est un pays magnifique que je veux revoir avec toi.

Elle avait quelques devoirs de famille à remplir et nous devions partir dans quelques jours. J'attendis donc avec patience et l'été se déroula pour moi à Paris avec son accompagnement d'odeurs pestilentielles d'égoûts et de tristesses du soir.

De temps en temps Claire de Nerval, souriante et pressée, faisait une rapide apparition et disait :

— Aie confiance en moi. Je ne peux partir encore à cause de ma famille. Mais nous irons bientôt en Bretagne tous les deux.

Une fois, elle me dit d'aller prendre les billets et de faire ma valise, car elle avait fixé le départ au lendemain.

— Je viendrai te chercher à six heures.

Cette soirée fut plus triste que les autres.

Les membres de sa famille, je le sus un peu plus tard, étaient tous des jeunes gens aisés qui fréquen-

taient la taverne du Panthéon et pour cette famille, je sacrifiai la mienne, à cause de la confiance.

Et pourtant, je n'ai pas regretté d'avoir eu confiance. L'homme de la lunette, le chevalier agent d'immeubles, Claire de Nerval ne sont que quelques anneaux d'une chaîne très longue qui a enserré ma vie. Mais la foi dans la confiance en tant que principe de vie fut souvent comme une bouée qui me sauva des petits naufrages que tout homme est appelé à subir.

— A la dernière minute, disais-je fréquemment à mes amis sceptiques, il y a un secours providentiel qui survient. J'imagine toujours que dans un cas désespéré, un vieillard inconnu entrera, déposera sur ma table une somme importante en pièces d'or et disparaîtra sans autre explication.

— Le vieillard est-il venu, me disaient souvent mes amis avec ironie, quand je traversais des temps difficiles.

— Non, mais il viendra.

Il y eut un temps où mon petit appartement fut menacé d'un coup plus inexorable que celui qui résulte d'un changement de lieu. Le transport des meubles malgré les frais qui en résultent n'est qu'une médiocre traverse, à côté de leur dispersion dans l'infini du monde par l'intermédiaire du commissaire-priseur.

Or, dans le silence d'un rez-de-chaussée hivernal, un coup de sonnette inattendu résonna. J'allai ouvrir et je vis entrer un personnage terne et âgé, peut-être un huissier, en tout cas un homme de la catégorie des gens qui ne se plaisent pas aux explications orales. Silencieusement, il déposa sur la table un certain nombre de pièces d'or qu'il tira une par une de sa poche usée.

On a beau croire au merveilleux, on est surpris quand

il se présente. Je crus d'abord à quelque confusion étrange.

— Signez, me dit le visiteur en me tendant un reçu.

Je signai lisiblement, croyant qu'il allait pousser un cri et reprendre son or. Mais non, satisfait il s'apprêta à partir.

— Voulez-vous m'expliquer... commençai-je.

Mais comme s'il interrompait un bavardage inutile, il me dit sur un ton péremptoire :

— Le père Gibus.

Et il sortit.

L'or étincelait et tout ennui était pour longtemps dissipé. Quand il fut avéré que le vieillard terne était parti, je pensai, sans trop d'étonnement, que mon imagination ne m'avait pas trompé et qu'une sorte de Providence, depuis longtemps ordonnée, venait d'intervenir.

Ce ne fut qu'un peu plus tard que je découvris que, sous le nom du père Gibus, un groupe d'hommes lettrés s'était formé et distribuait chaque année un prix littéraire. Henri de Régner, poète bienveillant, en faisait partie et m'avait désigné pour ce prix.

Je me suis demandé, en remontant le cours des choses, qui je devais remercier : La loi providentielle qui avait agi, le mystérieux fondateur d'un groupe chargé de donner, le poète Henri de Régner qui avait dirigé le don ou ma propre confiance qui avait animé par des canaux inconnaissables ces divers éléments.

N'ayant pas résolu le problème, je n'ai remercié personne car on est toujours ingrat à l'égard de ceux qui accomplissent des actions vraiment bienfaisantes.

Et je me suis demandé encore, en réfléchissant à la confiance de ma jeunesse, s'il ne convenait pas d'employer vis-à-vis des puissances cachées qui nous con-

duisent la même foi tranquille ? Mais croire à une harmonie bienveillante ne rend pas cette harmonie plus bienveillante qu'elle ne l'est en réalité. Je peux considérer l'époque qui suit la mort comme cette période d'été que Claire de Nerval devait passer avec moi en Bretagne. Seulement ce seront des vacances qui dureront d'immenses éternités. Qu'arrivera-t-il de moi, si Claire de Nerval, la divine sagesse, reste avec des jeunes amis à la Taverne du Panthéon ?

Se consacrer à l'humanité ! au bien de l'humanité ! Accomplir de bonnes œuvres ! Il n'y a pas là une solution même provisoire, pour celui qui a placé la perfection à l'extrême limite de son horizon.

Je ne me sens pas solidaire de l'humanité. Je ne crois pas à un seul Adam dont les fragments doivent fatalement se rejoindre à la fin des temps. Dieu doit être une infinie diversité spirituelle et cette diversité est sensible dans les éléments humains. Elle l'était déjà chez les plantes et même chez les minéraux dont certains se repoussent avec ardeur. L'éloignement de certains hommes entre eux est inimaginable parce qu'il vient d'une différence d'essence. C'est leur origine qui est opposée.

La plupart des hommes s'acheminent avec un ardent amour vers un matérialisme de plus en plus grand. Ils développent une force qui est en eux depuis la naissance inconnaissable de leur âme. Se consacrer aux œuvres humaines serait se jeter dans le fleuve de boue qui mène à la mer de soufre.

Si court que soit notre champ d'expérience, nous pouvons voir le développement régulier de cet amour

de la matière. Pourquoi diminuerait-il ? Pourquoi cette conception optimiste d'un spiritualisme vainqueur à la fin des temps et unissant tous les êtres dans une harmonieuse unité ? L'image du sein de Dieu où tout le monde doit rentrer n'est qu'une image. La comparaison des gouttes d'eau et de l'océan n'est qu'une comparaison. Si l'on scrute la pensée intérieure de certains êtres, même cultivés, on y trouve l'horreur de l'esprit et une horreur inaltérable, solide comme le silex ou le diamant.

Tout effort pour entraîner ces âmes vers l'esprit sera vain et ceux qui se jetteront pour le tenter dans le courant des œuvres risqueront seulement d'être repris par l'attraction enivrante et peut-être inoubliable de la matière.

Il y en a qui révèlent comme de profonds secrets les petites connaissances qu'ils peuvent avoir et qui croient accomplir un devoir en orientant les âmes, par des promesses d'au delà, vers des pensées plus hautes.

Ils courent un immense danger séduisant : celui de devenir missionnaire. Comme on se plaît vite à être le personnage qui a approché les Dieux, le sage qui en sait plus que les autres et qui ne veut pas trop en dire parce que celui auquel il s'adresse n'est pas mûr pour des vérités d'une telle envergure !

Il faut craindre la sottise cachée en soi autant que la sottise d'autrui.

Et puis : « Nul ne doit être de force traîné au ciel. » C'est là une parole lourde de sens. Le ciel où l'on est traîné par force est plus redoutable que l'enfer. Ima-

gine-t-on un paysan à l'âme agreste obligé de vivre dans une bibliothèque de livres philosophiques et condamné à lire ces livres ! L'âne préfère les chardons aux roses. Il faut lui donner des chardons.

Une situation ! avoir une grande situation ! Tu dois te faire une situation ! La situation est l'armature de toute vie.

Heureux l'homme qui n'a pas de situation ! Il ne faut pas avoir de situation. Mais c'est très difficile. Pendant son enfance, on a vu ses parents, qui le soir, sous la lampe, méditaient gravement sur la situation que leur fils aurait plus tard. On a entendu parler d'hommes importants et prodigues de bienfaits qui ne tenaient leurs qualités que de leur situation.

Plus tard, à vingt ans, quand on a fait la rencontre d'une jeune femme charmante et inconnue, on a remarqué que très vite elle s'informait discrètement de la situation qu'on pouvait bien avoir. Et si on disait, en baissant les yeux et avec une négligence orgueilleuse : je suis poète, on avait la surprise de voir à sa moue qu'elle aurait préféré à cet état bizarre qu'on eût une vraie situation.

Dans ma jeunesse, j'ai cherché avec ardeur une situation. Mais tout en faisant d'actives démarches, je sentais dans les profondeurs obscures de mon être s'agiter l'horreur sincère d'obtenir ce que je demandais. Cela

enlevait toute autorité à ma sollicitation. Mon regard devenait trouble. Je balbutiais. Un clairvoyant aurait pu lire dans mon âme : Je ne veux sous aucun prétexte avoir une situation.

Je dois dire que cette aspiration silencieuse fut pleinement réalisée.

Seul l'homme qui n'a pas de situation peut vivre en dehors de l'hypocrisie engendrée par les rapports des hommes entre eux. Outre qu'il sera revivifié, chaque matin, par le souffle bienfaisant de la pauvreté, il échappera à cette médiocre fureur des intérêts en jeu qui avilit comme une souillure. Il jouira de la liberté nécessaire à la conquête et à la transformation de son âme.

Comme je serais rassuré si je savais qu'il y a dans les lois de la nature la trace d'une moralité analogue à celle de l'homme.

Mais il n'y a aucun doute, la loi divine a tous les caractères de la cruauté la plus inflexible, la plus impitoyable. Elle torture, elle tue et même si le méchant n'est récompensé que provisoirement, cette récompense provisoire est une injustice. L'hymne des hypocrites à la bonté de Dieu ne peut masquer cette certitude.

Peut-être Dieu est-il comme l'homme et s'efforce-t-il par un effort pénible d'être bon et juste sans le pouvoir. Nous nous modifions, nous humains, avec une lenteur désespérante. Si nous pouvions observer les lois de la nature sur des milliards de siècles, peut-être remarquerions-nous une légère modification, un petit perfectionnement. Quelle consolation ce serait de le croire !

Comme je travaillerais avec ardeur à aider dans ma mesure minuscule l'âme infinie dans son labeur. Qu'importe la dimension ! Moi aussi je remue peut-être des soleils et disperse des voies lactées quand je souffle l'air devant moi. Je serais le frère de Dieu et un frère exemplaire dans sa petitesse.

Aussi loin qu'on remonte dans la recherche de ce problème essentiel, on voit que les hommes qui s'en sont occupés ont toujours menti par des théories, par des paraboles, ou par des paroles prophétiques. Ils ont parlé de providence et de justice et d'un péché originel qui serait la cause du mal. Comme si le mal venait de l'homme ! C'est le ressort profond de la loi, c'est la constitution de la machine avec son inexorable engrenage, son fonctionnement que ne peut arrêter aucune pitié, qui décourage l'homme juste et bon. Cette justice et cette bonté sont un résidu mystérieux dont on ne voit aucune trace dans un univers qui a pour mot d'ordre : exubérance de vie, mort et renaissance.

Et l'homme dont je parle, s'il regarde l'avenir, ayant mesuré la fragilité des liens fraternels, l'inconstance des affections, n'entrevoit au loin, dans la série des transformations, qu'une parfaite, une immense, une terrible solitude, plus terrible que l'injustice et que l'absence de pitié.

Dans les rues on croise des épaves de la société, mais il me semble que j'en rencontre plus que les autres. Ou alors c'est qu'il y a infiniment d'épaves dans les fleuves impassibles des villes qui ne se jettent dans aucune mer.

Je les reconnais à leur barbe et à une certaine misère du col. Quelquefois à un cache-nez qui sert à cacher la poitrine. Je me demande s'ils ne me suivent pas ou s'ils ne me désignent pas entre eux. Ils me jettent un regard clair, profond et très long. On dirait qu'ils me reconnaissent comme quelqu'un de leur famille. C'est peut-être parce qu'ils possèdent le secret et qu'ils ont envie de me le révéler. C'est peut-être pour la même raison que le monde les a rejetés. La possession du secret ne peut mener à autre chose qu'à une pauvreté extrême, mais la pauvreté est alors libération et ces barbes incultes et ces cache-nez sont des sortes de signes royaux.

Je voudrais les interroger. Mais dès que je m'approche d'eux ils ont l'air d'avoir aussitôt compris. Ils baissent la tête comme des vaincus et ils ébauchent le geste de celui qui va recevoir. Et moi qui avais espéré qu'ils me donneraient !

Il m'arriva une fois, comme je regardais la vitrine d'un magasin, de voir dans cette vitrine qui devait être en même temps un miroir, la silhouette d'un homme qui s'était arrêté et se tenait derrière moi. Il avait une longue barbe grise et il ressemblait à l'idée que je me faisais d'un Saint François d'Assise qui serait en même temps Spinoza. Il avait fait de mon côté un signe, un signe maçonnique sans doute, le signe des initiés ! J'eus d'abord envie de me prosterner. Mais je réfléchis que l'annonciation devait être reçue debout. Il s'écoula trois ou quatre secondes d'attente idéale.

Quand je me retournai, l'homme s'inclina de mon côté, se pencha à mon oreille pour murmurer des paroles qui ne devaient être entendues que de moi.

— Je suis en chômage, monsieur, et j'ai une nombreuse famille.

Les épaves sont ignorantes avec des souliers que les pieds traversent et des systèmes pileux mal blanchis. Car la pauvreté d'occident au lieu d'enrichir les âmes les rend plus obscurément misérables.

Peut-être ces hommes importants, avec leur visage hermétique de possesseurs de certitude, ont-ils connu avant moi le tourment, ont-ils eu la notion du secret à découvrir et ne sont-ils si graves et si tranquilles qu'à cause de leur connaissance intérieure. C'est cette paix qui leur a donné cet embonpoint, cette coloration du visage et cet éclat de miroir sur le poli de leur crâne. Du reste, ces crânes sont transformés. En me souvenant et en comparant les dimensions, je constatai que beaucoup de têtes que j'avais connues autrefois d'un format normal, avaient augmenté dans des proportions inusitées, étaient maintenant presque difformes. Était-ce la possession du secret qui avait ainsi développé ces têtes d'hommes ?

Je les questionnai tour à tour habilement sur la manière dont ils avaient acquis cette certitude, mais sans parler, bien entendu, de l'augmentation de boîte crânienne qu'elle avait déterminée.

Mais tous me considérèrent avec une inquiète surprise.

— Qu'y a-t-il à découvrir, me dit l'un, dans le choix des bonheurs que donne la vie ? Peut-être celui qui vous

procure le plus de joie. J'ai découvert, il est vrai, un secret, ou plutôt une méthode pour déguster les vins que j'aime et rendre leur goût plus délicieux. Car il faut une étude approfondie et cela demande du temps. Je n'ai découvert ce secret qu'assez tard et après beaucoup d'expériences. En vérité le secret de la vie est dans la science de la dégustation.

A un autre, je précisai ma question, en lui demandant s'il était fixé sur ce qui arrive après la mort.

Il poussa un cri strident et porta la main à son cœur, comme si je l'avais traversé d'un geste rapide avec une aiguille empoisonnée.

— Je ne pense jamais à cela et même j'évite d'entendre prononcer le mot que tu viens imprudemment d'articuler. On attire les choses par la pensée ou même l'émission des syllabes qui les désignent dans le langage. Si tu veux parler d'un secret relatif à ce que tu viens de nommer, je le connais depuis longtemps. Il est dans l'ignorance de la question, dans l'ignorance bienfaisante qui nous préserve de la peur.

— Le secret de la vie, le voilà, me dit un autre chez qui j'étais allé poser ma question à domicile. Et d'un geste théâtral il ouvrit la porte d'une chambre consacrée aux jeux des enfants.

Ils étaient quatre, peut-être cinq et je distinguai chez tous la future disproportion de leurs crânes. L'ébauche des tares paternelles se dessinait sur leur visage comme les indications faites par un grand peintre sur l'esquisse rapide d'un tableau. Des méchancetés potentielles et des sottises en formation lui-saient vaguement dans les yeux. Dans sa répartition de lui-même, le père avait oublié ses qualités et n'avait été prodigue que de ses défauts. Ce qu'il avait porté à son comble durant sa vie, poussé à une perfection gran-

diose, l'amour immodéré de l'argent était visible à un je ne sais quoi chez cette progéniture joyeuse et chevelue. On sentait qu'il y avait en elle la même force d'écrasement du prochain, le même désir de posséder tout ce qui avait pris forme dans la matière. Il s'agissait pour le moment d'une poupée perfectionnée ou d'une miniature de train avec sa locomotive et ses rails, mais ce serait plus tard les objets d'art d'un appartement cosu, de vrais chemins de fer et des papiers d'affaire dans des banques.

Non, le but de la vie ne pouvait être de faire sortir du néant des germes, par la loterie mystérieuse de la génération, de petites créatures vigoureuses et avides de perpétuer la loi du plus fort.

En ce temps-là, le règne animal, toutes les espèces de bêtes de la création pénétrèrent dans ma vie. Et il se posa pour moi un problème dont la solution ne pouvait souffrir aucun retard : Est-ce que les animaux n'étaient pas supérieurs aux hommes ?

Sans qu'ils fussent appelés, je vis autour de moi des mufles, des groins, des faces velues, d'autres recouvertes de plumes. Des visages rusés d'oiseaux me regardaient avec une froide malice et des poissons tournaient de mon côté une vitre ronde ouverte sur des tombeaux de silence. De grands insectes faisaient étinceler leurs armures et d'autres agitaient un couperet verdâtre. Je voyais bouger les tentacules de poulpes, des ailes de chauve-souris et des chenilles processionnaires s'avançaient comme des religieuses minuscules.

Et dans cette immense apparition, il y avait le témoignage d'une vie variée, multiforme, éternelle. Et la voix des bêtes disait :

— Sur la surface ensoleillée de la planète, dans les eaux, dans les alluvions et dans le sable des déserts nous nous multiplions avec une aisance que l'homme ne peut connaître. Nos matrices sont infinies. Nous naissons des

œufs, des substances germinales, des sécrétions sexuelles, et un peu de soleil dans une tiédeur argileuse enfante des millions de créatures. Et il suffit aux protozoaires de se séparer en deux pour se multiplier sans fin. L'homme n'est que le vainqueur mais sa victoire est provisoire. Il a saisi le flambeau terrestre et il l'a laissé tomber. Il croit à sa souveraineté parce que quelques espèces désarmées fuient dans les forêts devant son extraordinaire soif de destruction. Les éléphants au grand cœur mourront peut-être pour ne pas avoir su trouver d'équilibre entre leur force et leur sagesse. Les baleines inoffensives lanceront vers le ciel boréal des pôles leurs derniers jets d'eaux désespérés. Mais l'immense peuple des bêtes n'accepte pas la tyrannie du plus mauvais. Les deux tiers de la planète sont faits d'un élément aquatique où le maître ne peut pénétrer. Et sur la partie terrestre le dernier mot n'a pas été dit.

La loi de la vie est la multiplication. Bien que l'intelligence humaine n'étende son observation que sur une durée infime, elle voit pourtant cette loi contredite. Il y a un arrêt subit lorsqu'il se produit d'immenses générations d'insectes ou d'autres petites créatures. Mais qu'arriverait-il si ce mystérieux arrêt subit ne se produisait pas ? Si quand le génie de fornication anime le peuple des rats, des sauterelles ou des moucheron, une force supra-humaine n'intervenait pas pour en arrêter le résultat, l'existence de l'humanité tiendrait à bien peu de chose. Cette force supra-humaine, cet élément d'équilibre, ce soutien de l'homme peut se produire pendant quelques milliers d'années, et s'arrêter pour une raison inconnue. Il peut avoir un rythme au battement immense. Qui sait ? Le mal engendré par l'homme a peut-être une action sur ce rythme et peut contribuer à le transformer. Tout mal a un contre-coup

inverse. La destruction des espèces doit produire leur renaissance. De la chair qui passe d'un estomac d'oiseau à celui d'un mammifère, des débris des corselets d'insectes, de la poussière des papillons, des os fossilisés, de l'immense résidu animal naît une semence qui, sous quelque futur soleil, fera jaillir des espèces tellement innombrables qu'elles balayeront les restes des hommes.

Si la conscience des hommes fait faillite, si elle renie l'esprit, si elle limite son effort à créer des moyens de se transporter rapidement ou des instruments de destruction, pourquoi ne serait-ce pas dans la sagesse animale que l'esprit trouverait sa voie vers la perfection ? Peut-être est-ce déjà fait ?

Qui nous dit que les profondes galeries des fourmières ne mènent pas à une salle silencieuse où de graves métaphysiciens minuscules issus de la sélection d'une pensée mille fois millénaire, ont établi une communication directe avec le divin.

Si Dieu, la source d'esprit, à laquelle quelques saints humains se sont abreuvés avec tant de peine, ruisselle quelque part dans l'âme de créatures choisies, ces créatures peuvent être l'élite du peuple qui a paru à la formation de la terre et se consacre, autant que l'observateur peut en juger, au travail, à la sagesse et à la vertu.

Puisque d'après les entomologistes, le peuple ordinaire de certaines tribus a atteint un degré d'amour tel qu'il met toute sa joie à nourrir de menus insectes parasites, quelle doit être la capacité d'amour des dirigeants de ces tribus de citoyens infimes ! Infimes pour nous

d'ailleurs, mais qu'est l'espace aux yeux de la vision divine ? Les fourmis doivent entrevoir des hiérarchies de créatures plus petites qui sont à leur échelle ce qu'elles sont pour nous et leur sollicitude doit descendre dans un domaine qui nous est inconnu.

Puissé-je, par le miracle de quelque incarnation invraisemblable — ou peut-être très aisée — devenir un de ces métaphysiciens immobiles dans le silence d'un palais sub-terrestre. Je m'entretiendrais, dans un langage antennaire et dépourvu de résonnance, avec d'autres fourmis philosophes, de la marche des systèmes solaires invisibles, mais d'autant plus perceptibles pour mon intuition sans limites.

Toi que j'ai vu à l'aube de mes jours, portant une couronne de cheveux blancs comme le symbole de la sagesse paternelle, toi qui habites maintenant le pays des morts, je me demande si tu ne possédais pas naturellement la science sacrée pour laquelle les meilleurs des hommes se sont plongés dans des abîmes de méditation.

C'est une antique loi que l'on n'arrive à connaître l'âme de son père que lorsque sa forme vivante est à jamais disparue. Comme l'on regrette alors cette difficulté à s'exprimer, cette séparation mystérieuse qui a fait de vous un étranger vis-à-vis de l'être le plus proche et le plus aimant. On a fait des confidences au premier venu et l'on n'a jamais ouvert son cœur à celui qui vous aurait le mieux compris parce qu'il aurait retrouvé dans vos aveux ses propres faiblesses à peine transformées.

O mon père toujours souriant, ô mon père parfaitement bon, où avais-tu trouvé le secret de ce sourire et de cette bonté ? De qui tenais-tu cet héritage ? Était-ce de ton père qui l'avait reçu lui-même du sien et y avait-il une transmission dont l'origine se perd dans la nuit des générations ? Ou bien avais-tu toi-même, dans les jardins de Toulouse, ajouté un pétale à un pétale, un

pollen à un pollen et composé patiemment cette fleur de sérénité et d'amour qui s'épanouissait dans ton âme ?

Je n'ai pas reçu de toi des propriétés dans les villages ni des comptes dans des banques, mais tu m'as légué un enseignement mille fois plus précieux que ces domaines qui s'étagent sur les coteaux du Lauragais, ou au bord de la Garonne ceinte de vignes, couronnée de peupliers. Tu m'as légué l'image d'un homme qui professait une sereine indulgence pour les fautes humaines, combattait le mal en le méprisant ou en l'ignorant volontairement, pratiquait le bien par l'amour de la vie, la conformité aux lois naturelles, la religion de l'intelligence.

Les questions que je me pose, tu les avais résolues parce que tu ne te les étais pas posées. Le tourment de l'au-delà, tu ne le connaissais pas, parce que tu ne craignais pas la mort qui n'était à tes yeux que la continuation d'une vie droite et pure. L'ordre des choses était pour toi si harmonieux qu'il ne comportait aucune angoisse.

Comme tu serais surpris de voir ton fils s'interroger sur la place qu'il occupe dans la chaîne des créatures, toi qui te trouvais si bien à la place modeste que le sort t'avait marquée que tu ne fis jamais d'effort pour en changer ! Tu trouvais belle la loi du monde et ignorais la révolte, tout en étant rempli de pitié. Tu étais le collaborateur d'une force dont il t'importait peu de connaître l'origine et la fin. Comme il t'aurait été difficile de croire qu'il y avait un mystère à élucider, là où tu ne voyais que lumière et mouvement !

Je me souviens que tu aimais les fleurs plus que de raison et osais à peine les détacher de leur tige. Tu étais rempli d'admiration pour ces arcs-en-ciel qui sont dans

les corselets des insectes mais aurais rougi de traverser avec une épingle ces pierres précieuses vivantes. Tu communiais avec le petit peuple des abeilles et aurais eu des scrupules à leur ravir l'or emmagasiné de leur miel... Maintenant, si tu entends ma voix t'appeler et te demander si tu ne peux traduire pour moi ta sagesse en une formule, je suis sûr que tu éprouves un scrupule de la même famille, un scrupule venant de ta conformité avec l'univers.

Même si tu pouvais chuchoter à mon oreille une parole pacificatrice, tu serais retenu par un respect pour la loi que tu as trouvée bonne et à laquelle tu gardes une fidélité égale à celle que tu as pratiquée sur la terre. Car il y a une loi de silence des morts. Tu sais là-bas que le silence est prescrit à ceux qui sont dépouillés de forme et qu'ils ne doivent jamais venir converser avec les vivants.

Je n'ai connu qu'une seule créature dont on voyait l'âme à travers le visage. C'était une femme. La chose n'était pas permanente. Cette femme était comme toutes les femmes et ses traits exprimaient parfois des irritations, même des sottises, mais tout d'un coup, il se produisait un curieux phénomène. Je voyais son âme.

Qu'est-ce que je voyais ? C'est très difficile à décrire, c'est même impossible. Mais il n'y avait pas à s'y tromper, j'étais en présence de son âme. Le phénomène était d'ailleurs très court et les traits retrouvaient assez rapidement leur expression ordinaire. La proximité et la venue aisée de l'âme sur le visage rendait le visage naturellement charmant, d'une saisissante beauté.

Toutefois, je dois dire que l'âme n'était pas visible pour tous, peut-être même ne l'était-elle que pour moi seul. Une fois, je demandai à un ami qui était présent, en le prenant à part, ce qu'il pensait de la transfiguration dont il venait d'être le témoin. Mais il ne comprit pas ma question. Peut-être eut-il honte d'avoir vu une âme.

Je me suis demandé pourquoi l'âme ne restait pas à

fleur de visage d'une façon continue. Je n'en ai pas trouvé de raison. L'âme n'apparaissait pas de préférence dans des moments d'exaltation artistique. Cette apparition semblait obéir à une fantaisie propre, à une direction intérieure.

J'ai cherché les âmes sur les visages ordinaires, ceux que je voyais dans la rue, au café, au théâtre. Je ne les ai aperçues que très rarement et d'une façon fugitive. Il m'a semblé que le rire était pour elles un état plus révélateur que la douleur. Je me souviens qu'une fois dans un spectacle particulièrement joyeux, tandis qu'un comique particulièrement grossier se livrait à des facéties, plusieurs âmes apparurent en même temps, à un premier rang de fauteuils de balcon. Leurs possesseurs s'esclaffaient et ces âmes me semblèrent extrêmement misérables, susceptibles de provoquer la pitié, malgré leur gaîté extérieure.

La présence des âmes sur les visages devrait être l'état normal. Or il est une exception rarissime. La dureté des enveloppes, la captivité voulue par la nature en est la première cause. Mais l'âme s'emprisonne elle-même par sa défiance et son orgueil. Il y a un don dans l'apparition. Toutes les fois que j'ai vu l'âme sur le visage de la jeune femme merveilleusement douée de la faculté d'expression, j'ai senti que je pouvais prendre une richesse délicieuse, une idéalité sublime et que cette prise s'exerçait sur un trésor qu'il était impossible de diminuer, qui s'agrandissait même en se donnant.

Toute la misère morale des hommes vient peut-être de leur constant effort à garder l'âme prisonnière dans son enveloppe de chair et d'os. Le grand bonheur de l'union se trouverait réalisé par une sorte de laisser-aller de soi-même, par la communication mutuelle.

Et s'il n'y avait qu'à regarder autour de soi, si la vraie formule de la vie était dans une loi de la nature que l'homme n'aurait qu'à imiter ?

J'ai connu quand j'avais quinze ans un homme qui avait grandi pendant sa vieillesse.

— Viens chez nous et tu verras mon père, m'avait dit mon camarade Fontespie. C'est un homme vraiment extraordinaire. Je te confie là un grand secret de famille. Mon père, depuis quelque temps, s'est mis à grandir. Il a d'abord essayé de le déguiser. Il s'est voûté un peu. Il s'est fait faire par son cordonnier des chaussures qui n'avaient pas de talon. Mais peu à peu les voisins ont commencé à s'en apercevoir.

— Vous vous portez bien. On dirait que vous grandissez, disait le facteur avec un éclat de rire parce qu'il ne pouvait croire à ce qu'il disait.

Mais le facteur a fini par avoir peur et a déposé les lettres dans la boîte, rapidement, sans prendre un verre de vin comme il le faisait avant l'époque de la grandeur.

Mon père crut avoir trouvé une formule.

— Je crois que j'ai l'épine dorsale qui s'étire, disait-il en riant.

Mais il était triste à cause du caractère phénoménal de la chose. Personne n'aime être un phénomène.

Un soir il m'appela dans sa chambre, il me montra son lit et il me dit :

— Il va falloir que j'achète un nouveau lit. Je ne peux plus m'allonger dans celui où dormit ta mère, elle qui était si petite que deux comme elle auraient pu tenir bout à bout.

Il avait fini par ne presque plus sortir. Mais il fallait bien aller prendre l'apéritif au café. On aurait cru qu'il perdait la raison. Il profitait du crépuscule, il se glissait le long des murs, il ouvrait la porte d'un seul coup et il se laissait tomber sur la banquette la plus proche. Alors il ne se levait plus. Il attendait que la dernière partie de cartes fût terminée. Mais il fallait bien sortir ! Il le faisait le plus vite possible. Lorsque je l'accompagnais, je voyais dans la glace les yeux stupéfaits de la gérante et du garçon de café. Une fois, dans la rue, je me retournai et je les vis tous les deux, la main levée, évaluant le rapport entre une hauteur d'homme et une hauteur de porte.

Je sus que tout le monde en parlait dans la ville et que cela troublait les âmes, et que certains pensaient que ce développement étrange avait quelque chose à faire avec le mal.

Mon père l'apprit aussi et voulut braver l'opinion. Dimanche dernier, à l'heure de la promenade, il est sorti en se redressant, il a serré la main de ses amis et même à ceux qui ne lui disaient rien, il décrivait son épine dorsale et son étrange étirement.

Ainsi parla mon ami Fontespie et je ne manquai pas d'aller à Nailloux, petite ville tranquille du Lauragais, Je vis son père de mes yeux et, m'émerveillant intérieurement, je dis à mon ami, pour ne pas l'affecter,

que le cas n'était pas aussi étonnant qu'il me l'avait dit. Mais il secoua la tête tristement, se demandant jusqu'où cela pourrait aller.

Un peu plus tard, le père de Fontespie mourut de je ne sais quelle maladie ordinaire. Et Fontespie, quand il revint au lycée après ce deuil, me raconta tous les ennuis que sa famille avait eus à cause du cercueil qu'on avait fait très grand, mais pas assez grand tout de même, et à cause d'un caveau de famille qu'il avait fallu transformer dans le cimetière de Nailloux.

J'avais été à Nailloux. J'avais vu de mes yeux le phénomène de la grandeur et j'avais été le confident des inquiétudes de Fontespie. Aussi ma surprise fut grande quand, lui ayant posé un jour cette question :

— Mais en somme comment expliques-tu le cas de ton père ?

Il me répondit sèchement :

— Tu m'as dit toi-même que le cas n'avait rien d'étonnant. Il n'y a que les sots qui veulent tout expliquer. Puis, en somme, qu'est-ce qu'il y a à expliquer ?

Et par la suite, quand je lui en parlai à nouveau il me demanda si je n'étais pas brusquement devenu fou.

A quinze ans la fixité des lois naturelles n'est pas encore bien établie et si l'on apprenait que la lune a suivi un nouveau tracé dans le ciel, on considérerait cela comme un phénomène astronomique qui concerne seulement les astronomes. Je ne pensai plus au père de Fontespie et ce ne fut que lorsque mon esprit se fut accoutumé à l'ordre et à la régularité de la nature que je réfléchis à l'extraordinaire cas dont j'avais été le témoin.

Je ne pouvais plus songer à en parler à Fontespie

qui me regardait, lorsqu'il me rencontrait, comme le complice d'un crime et faisait son possible pour m'éviter. Mais le hasard m'ayant fait faire la connaissance d'un jeune homme qui était de Nailloux et avait été au lycée en même temps que moi, je le questionnai sur ce qui était arrivé au père de Fontespie.

Il se mit à rire et me répondit :

— Mon père me l'a raconté au moment où c'est soi-disant arrivé, et naturellement je ne l'ai pas cru. Quand je suis allé à Nailloux j'ai vu le père de Fontespie que j'avais connu de taille moyenne. Il me parut démesurément grandi.

— Alors ?

— Mais il ne faut pas croire tout ce qu'on voit. Qu'arriverait-il si on avait une telle crédulité. Tous les gens de Nailloux ont vu comme moi, mais tout le monde est unanime maintenant à déclarer que c'est une plaisanterie.

Ainsi il y a sur la terre des choses extraordinaires que les témoignages n'arrivent pas à fixer et personne n'est assez courageux pour affirmer une inconséquence de la nature.

On ne peut pas compter sur la nature à cause de ses exceptions innombrables. Certains arbres fleurissent en hiver, soit qu'ils soient trompés par une douceur passagère du climat, soit qu'ils aient développé une fantaisie personnelle et qu'ils prennent sur eux d'être des exceptions. J'ai senti en certains points de la terre qu'il émanait d'elle une attraction plus forte qu'ailleurs, indépendante de ma fatigue, malgré qu'il soit universellement répandu que l'attraction terrestre s'exerce partout d'une façon égale. Il y a eu un temps où, après une découverte admirable on a dressé sur tous les monuments des paratonnerres contre la foudre. Ils ont efficacement protégé pendant une certaine durée et voilà qu'on a cru s'apercevoir récemment que la foudre n'en tenait plus compte avec sa fantaisie électrique et que ces paratonnerres ne servaient plus que d'ornements.

On cite des tigres pleins de bonté et j'ai entendu parler, dans une campagne de France, d'un agneau si féroce que le pays en fut quelque temps terrorisé. Il y a un poisson appelé le periophtalme qui sort de l'eau et va faire des exercices acrobatiques en haut des arbres

qui bordent les rivières d'Amérique et un autre, appelé le stomias, qui habite les profondeurs sous-marines et qui, lorsqu'il est las de l'environnement des ténèbres abyssales, répand avec aisance de rayonnantes lumières phosphorescentes.

L'exception frappe de surprise dans la vie. Mais ceux qui ont exploré l'au-delà ne s'entendent pas dans leurs descriptions des états différents parce que l'exception est plus nombreuse que sur la terre : elle est même aussi nombreuse que la règle.

Ainsi la nature, qui ne manifeste que bien rarement une conscience générale, a employé toute son habileté à empêcher les intelligences qui naissent d'elle de comprendre son ordre, en le mêlant de désordre et sa fin dernière, si elle en a une.

Il y a des trous dans l'âme humaine comme dans les lois de la nature, en sorte qu'il n'y a aucune base solide.

Me trouvant dans une petite ville du midi, je croisais souvent un de mes voisins, homme d'aspect important, d'âge moyen, habillé comme tout le monde, mais avec une certaine recherche de gravité.

Quelle ne fut pas ma surprise un jour où je marchais derrière lui de le voir tout d'un coup s'appuyer sur sa canne, faire trois petits pas de danse, puis poursuivre sa route, comme si rien n'était. Je crus d'abord avoir mal vu. Je continuai à l'observer et une centaine de mètres plus loin, il recommença.

Quand je le rencontrai à nouveau, je pus constater que l'interruption d'une marche posée, sensée, raisonnable par deux ou trois petits sauts joyeux, était chez lui une habitude.

Ayant l'occasion de causer avec un jardinier qui avait travaillé chez mon voisin, je le questionnai discrètement à son sujet.

— C'est un homme excellent, me dit-il, qui a un cœur d'or. Il ne sait rien refuser à personne. Et pourtant, comment pouvez-vous expliquer ça ? Il y a quelque

temps, il a tué son chat lui-même, en lui serrant la gorge lentement. Je voulais voir comment meurt un chat, m'a-t-il dit. N'est-ce pas curieux ?

Procédant par insinuations, je parlai au jardinier des petits sauts dont mon voisin interrompait sa marche, mais il les trouvait parfaitement naturels.

— C'est un cœur d'or et il a des bouffées de gaieté qui le prennent tout à coup.

Les trous de l'âme sont fréquents. Ils deviennent quelquefois des déchirures et d'autres fois, ils demeurent comme de petites blessures qui ne se cicatrisent jamais.

Erasmus avait un brusque accès de fièvre à la seule vue d'un poisson. Buffon ne pouvait pas travailler s'il n'avait pas revêtu un habit éblouissant et mis de la poudre sur sa perruque. Napoléon écoutait aux portes. Victor Hugo montait sur les impériales d'omnibus afin de regarder lascivement les jeunes filles qui pouvaient s'y trouver. L'astronome Lalande luttait difficilement contre un mystérieux désir d'avaler des araignées.

Le physique de l'homme ne se développe pas lui-même selon une loi régulière. J'ai connu un jeune homme pâle et mince qui en six mois était devenu rouge et obèse. Des verrues croissent subitement et sans observer le lent progrès habituel aux verrues. Des cancers naissent dans les organismes et les détruisent avec une déconcertante rapidité.

L'équilibre n'est qu'une apparence. Et cette apparence cache une hypocrisie, peut-être calculée, de la nature.

Et si la sagesse était de se bien porter, de dormir profondément, de manger avec allégresse, de jouir physiquement de son mieux et surtout de ne jamais penser.

Il n'y a pas de chose plus rebutante que la pensée, dit un proverbe nègre qui dépasse l'âme nègre et pourrait être un proverbe de toutes les races humaines. Si on se défendait contre l'intrusion de cette chose rebutante ! Il faudrait se faire une cuirasse contre la pitié, contre cette révolte de flamme que suscite l'injustice, il faudrait se résigner à avoir la passivité de l'animal sans posséder sa secrète lampe.

Il pourrait être bien entendu qu'on n'a à s'occuper ni des étoiles ni de leur marche, que les comètes n'ont aucune importance, pas plus que la vie éternelle de l'âme.

On arriverait peut-être à ne se poser aucune question, peut-être que le vin qu'on boirait n'aurait pas d'arrière-goût amer, peut-être ne demanderait-on au baiser que sa saveur humide et son ineffable néant.

Mais comment être garanti contre la lucide vision de la dernière heure ? Si l'on entrevoit soudain d'infinies profondeurs de ténèbres glacées et si l'on comprend que

la rebutante pensée était le seul vêtement de lumière et de chaleur qui vous aurait protégé ! Comme on doit regretter alors de ne pas avoir su aimer ce qui vous aurait sauvé !

Faire son salut ! Quelle puissante force dans cette expression ! Elle correspond à une réalité aussi inexorable que celle de savoir nager si l'on tombe par inadvertance au milieu de l'océan. Malheur aux imprudents, aux orgueilleux qui comptent sur eux-mêmes, à ceux qui remettent toujours au lendemain, aux innombrables hommes qui ont pris la ferme résolution de ne jamais penser.

Les problèmes essentiels ne sont jamais agités dans les conversations, même avec les hommes les plus intelligents qu'on peut connaître. Peut-être ces intelligents ne se posent-ils pas les problèmes. Peut-être préfèrent-ils les agiter avec eux-mêmes, dans la solitude ; peut-être ces intelligents ne sont-ils pas intelligents.

Mais si on arrive à s'entretenir une fois avec quelqu'un, de la vie et de la mort par exemple, il vous dit très vite que, somme toute, Jésus-Christ est venu sur la terre pour sauver les hommes et qu'alors il est tranquille.

Je me dis d'abord que celui qui pense ainsi est enviable. Puis je trouve sa tranquillité imprudente autant qu'irritante. Je la sens aussi mensongère. Je voudrais connaître des hommes qui n'ont pas été sauvés par Jésus-Christ.

Je voudrais m'entretenir avec les hommes les plus sages de la terre, leur poser des questions et les écouter respectueusement. Avec qui ? mon orgueil est demesuré mais il l'est moins, parce qu'il a un caractère invraisemblable. Je voudrais m'entretenir avec Platon. Cankaracharya, Aurobindo Ghose. Le premier est très

célèbre dans tous les pays du monde et du reste il est mort depuis un très grand nombre de siècles. Les deux autres sont très célèbres aussi, mais seulement en Orient. Cankaracharya vivait au VIII^e siècle. Il semble évidemment qu'il soit mort mais la chose n'est pas absolument certaine. Les grands sages arrivent, dit-on, à vivre si longtemps ! Celui-là se retira dans une caverne pour méditer et on ne le revit plus. L'idée de rechercher cette caverne est enfantine. Beaucoup l'ont fait sans résultat et en admettant une réussite inouïe, cet ascète admirable ne sortirait pas de sa méditation séculaire pour instruire un barbare d'occident.

Mais Aurobindo Ghose est bien vivant. Il habite Pondichéry, une ville française de l'Inde et une communauté de disciples s'est formée autour de lui. Personne ne s'entretient avec lui, personne ne le voit, car celui qui, par la voie de l'esprit a atteint le plan divin, a autant de peine à redescendre que les autres en ont à monter. Mais le reflet de sa pensée tombe dans l'âme de ses disciples de même que l'eau pure d'une cascade venant de hauteurs inaccessibles, forme dans la vallée un lac paisible où voguent des cygnes.

L'homme ordinaire peut s'abreuver à cette eau. La transmission n'en altère pas la pureté. Il y a eu des pèlerins qui ont fait de grands voyages pour toucher des reliques, se prosterner devant une pierre météorique, ou une poussière d'ossements. Pourquoi ne serais-je pas le pèlerin qui s'en va de l'autre côté de la terre, non pour contempler une image morte, mais pour recueillir une vivante pensée qui deviendra l'éternelle richesse de mon âme ?

Assis dans ma chambre, j'ai fait dix fois le tour du monde sur des navires de toutes formes. J'ai entendu claquer les toiles des voiliers et siffler la cheminée des vapeurs. J'ai abordé dans des canots, dans des pirogues, dans des chelingues, dans des praos et même, après des naufrages étonnants, j'ai vogué, à cheval sur un mât, comme un cavalier de la mer, vers des îles de coraux roses où des palétuviers trempaient négligemment leur chevelure dans des baies de saphir humide.

J'ai creusé le sable des plages pour me nourrir de coquillages salés et j'ai secoué les cocotiers pour en faire tomber les noix de coco. J'ai recueilli les fruits de l'arbre à pain et j'ai failli mourir en m'endormant sous les mancenilliers. J'ai vu galoper à l'horizon de l'Arkansas les peaux rouges de Fenimore Cooper ; j'ai guetté avec des trappeurs la trace de leurs mocassins et serré mon riffle en apercevant les toits en cône de leurs wigwams.

A San Blas et à Mazatlan j'ai fait danser dans ma main la poudre d'or du Sacramento. Des pirates m'ont donné l'accolade ; j'ai traversé le bush avec des convicts. Je me suis assis à Rio de Janeiro dans des bou-

tiques pleines d'animaux empaillés et des indiennes au beau visage ont dansé pour moi, devant des feux de camp, les danses de leur tribu.

Le long de rivières limoneuses, j'ai entendu le beuglement des tapirs et le bruit que fait le fourmilier avec la projection de sa langue. J'ai vu les hautes herbes frissonner au passage du soucourou antédiluvien et j'ai contemplé sur les pentes du Chimborazo le vol triangulaire du dernier aigle géant.

J'ai été touché par la solitude des baleines et la tristesse de leur jet d'eau. L'épouvante m'a saisi quand la pieuvre des mers du Sud a enlacé le pilote de mon navire dans ses tentacules. J'ai regardé pendant des nuits entières l'oiseau de feu appelé Kin-Ki voler, comme une lampe, au-dessus de la fleur appelée Tang-Hoa, dans les jardins de l'empereur de Chine.

J'ai fait le tour de toutes les îles mystérieuses. J'ai entrevu le fantôme du Nautilus dans son suaire de madrépores et d'algues pétrifiées. Je me suis accroché aux pentes des cratères et j'ai retrouvé le nom d'Arne Saknussem gravé sur la pierre des couloirs souterrains.

Et maintenant je vais partir en réalité voir les pays dont j'ai lu les descriptions et les hommes dont j'ai rêvé.

Que peut enseigner un voyage à celui qui a été le compagnon de Cook, de Gustave Aimard et de David Neel, à celui qui connaît le bleu de tous les lacs, la qualité de toutes les flèches empoisonnées, la longueur d'antennes et la mesure du pied de toutes les fourmis équatoriales ?

Je veux atteindre maintenant une plage sur laquelle aucun voyageur n'a mis le pied. Elle est bien au delà de la mer des formes et de la muraille des substances. Elle

est sans arbres, sans rivières, et sans montagnes chevelues. Toutes les étoiles de l'Inde sont groupées au-dessus d'elle pour l'éclairer. C'est la plage de l'esprit pur et de la sagesse éternelle.

II

L'ASHRAM DE PONDICHÉRY

Dans l'Ashram de Pondichéry sont réunis les hommes les plus sages de la terre. Ils habitent des maisons blanches qui ont l'air d'avoir été peintes avec de la lune liquide. Il n'y a aucun signe sur la porte pour annoncer que là les âmes sont pacifiées. Aucune étoile du berger ne brille sur leurs terrasses et les rois mages n'en connaissent pas le chemin.

Les hommes de l'Ashram sont vêtus de cotonnade blanche selon le mode des Hindous et leurs chevelures sont tordues en gerbes sur leur dos. Ils se tiennent droits comme le jet d'eau qui jaillit, comme la flamme quand il n'y a pas de vent et comme la pensée quand elle est vraie. Ils marchent entre des murs bas, dans des jardins cultivés avec soin, ils s'entretiennent des choses de la beauté, ils s'élèvent vers l'esprit. Ce sont des Parfaits entre les hommes.

Les jardins de l'Ashram n'ont pas la grandeur de ceux de Séville ou de l'Alhambra. Mais il m'a semblé qu'il y avait un élément surnaturel qui colorait les tiges et les feuillages. Peut-être un Déva nocturne vient-il les peindre avant chaque aurore ? En levant la tête on voit

la mangue et la noix de coco. Des fleurs d'ibiscus, à l'extrémité de hautes branches, délicates et tourmentées comme des pensées vivantes, se penchent par-dessus les murs et semblent regarder dans la rue, avec une pointe d'orgueil.

Ceci est une communauté parfaite dans la mesure où la perfection est de ce monde. Chacun s'adonne à son travail favori, selon sa connaissance et sa valeur. Il y a un atelier pour le menuisier et une salle où l'on pétrit la farine. Les reliures des livres brillent comme des épées derrière les rayons des bibliothèques. Par les baies ouvertes, on voit comme de grands morceaux de marbre, les fronts des hommes qui lisent. Mais la plupart travaillent manuellement car il y a dans le maniement de la matière et dans l'attention qu'on y apporte, une méthode qui sert à l'âme. Il n'y a pas de cloche pour le repos et pas de discipline rigoureuse. Chacun trouve sa liberté dans l'harmonie de l'amour.

Tous les disciples sont beaux d'une beauté que l'on ne peut définir, qui n'entre pas dans le cadre des proportions, qui se joue de la science de la forme. D'où ont-ils reçu cette beauté ? Était-elle déjà enclose dans les germes sexuels de leurs parents et n'a-t-elle fait que s'épanouir par le mystère de la vie ? Ou l'ont-ils reçue quand ils ont frôlé le sol sans herbe des cours sept fois purifiées, n'est-elle que la manifestation inférieure de la grâce de l'esprit qui est venue se poser sur eux quand ils ont franchi la porte de l'Ashram ? Qui dira jamais de quelle source cachée coule la beauté de l'homme bon et détaché du monde ? Les eaux les plus cristallines ne décèlent jamais l'argile souterraine qui les a filtrées et il paraît qu'au milieu des entassements de rochers, là où tout est glace et granit, personne n'a pu voir le point exact où naît le ruisseau, élu dans la hiérarchie des ruisseaux, qui devient le Gange.

Derrière une des maisons de l'Ashram il y a une cour silencieuse où le jardinier est le roi. Là, sont les boutures de toutes les plantes qui doivent, selon les moments de leur croissance, tenir leur place dans les jardins des autres maisons. Et il y a même des boutures choisies, des boutures touchées de la grâce, qui seront sur la fenêtre du maître et qui donneront une fleur parfaite où il contempera au soleil levant la beauté multiforme de la terre.

Le jardinier sait cela et il veille avec d'autant plus d'amour sur son petit peuple délicat. Il a des pots de toutes les tailles qui sont les demeures de ses sensibles enfants. Selon leur âge et leur capacité de muer la terre humide en substance de leur être, il les transporte d'un pot à l'autre, il leur offre un rayon de soleil, ou un jet de son arrosoir. Là il y a le convolvulus flexible, la rose trémière éclatante et le glaïeul avec son offrande perpétuelle. Cette cour est comme le royaume des naissances délicates, des sevrages minuscules, des lentes éclosions.

Par sa science des vertus qui sont dans les graines, des forces humides qui circulent dans les tiges, de

la répartition des sèves et de leurs rapports avec le soleil et la lune, le jardinier est le souverain indiscuté des petits habitants des pots de terre, des futures fleurs rayonnantes, de toute la beauté de demain.

Mais il ne connaît pas sa royauté. Son visage est si pur qu'on voit son âme au travers et dans son âme rayonnent toutes les boutures qu'il a fait fleurir. Peut-être est-ce parce que le jardinier est en contact, dans sa cour étroite, avec une sagesse végétale qui se manifeste dans l'aura de chaque feuille ? Peut-être est-ce parce qu'il a communiqué silencieusement avec l'âme des boutures enfantines ?

C'est le plus modeste des disciples et sa modestie s'allie cependant à une aristocratique hauteur. Il explique tour à tour et il se tait et sa parole et son silence sont également opportuns. Il fait penser à un mandarin très sage, un mandarin du nord de la Chine né d'une famille aussi ancienne que celle de Confucius. Je le vois gouverneur d'une immense province où le peuple le bénit parce que sous son administration les finances sont prospères, les récoltes abondantes et que le bonheur habite le foyer. Dans un palais de porcelaine, il rend la justice un éventail à la main et il distribue avec une grande sévérité des peines absolument insignifiantes.

Quand il m'a accueilli sur le seuil, je l'ai reconnu tout de suite. Je l'aurais reconnu entre tous les habitants de l'Inde. J'aurais voulu lui dire : Tu es mon frère. Je crois que je lui ai dit : Bonjour monsieur ! Il y avait un peu de raillerie au fond de ses yeux, la raillerie qu'on a pour ceux avec qui il faudra se montrer indulgent.

Il s'habille comme les Hindous et d'autres fois comme les Européens. Sa vraie patrie est le royaume de la sagesse. Mais ce n'est pas là où je l'ai connu.

Je l'ai connu dans un autre temps et j'étais alors plus jeune que lui. Il m'a tiré d'affaire à plusieurs reprises. De quelle affaire ? Je suis incapable de le dire. Il eut plusieurs fois à me pardonner et il le fit en souriant. Pour quelle faute ? Qui me le dira jamais ? Mais est-ce là un souvenir ou le jeu de l'imagination ?

Quelle force cela vous donne de connaître un homme au grand cœur ! Je ne savais pas qu'il en existât de tel. Assurément je n'en retrouverai pas un autre. Mais il suffit qu'il y en ait un dans tout l'espace qui s'étend entre le pôle nord et le pôle sud.

La ville est posée au bord de la mer dans un cercle d'étangs et de palmiers. Un soleil de feu la brûle perpétuellement et fait bouillir les dalles de ses terrasses. Celui qui la contemplerait d'un aéroplane ne verrait que des pierres plates et calcinées autour de la statue de Duplex et du drapeau du gouverneur. On entend les corbeaux s'appeler entre eux et quelquefois il y a des silences comme il n'y en a dans aucune ville. Le bazar s'allonge dans la poussière. Sur le seuil des boutiques, des musulmans gras, aux lèvres épaisses offrent des étoffes multicolores. Un canal sépare la ville en deux attestant, par la pourriture qu'il traîne avec peine dans ses eaux mortes, l'éternelle division des races. Le long de ce canal les enfants jouent pendant la journée et la nuit le fantôme du choléra glisse silencieusement sur les vases.

Au loin, dans la rade de grands paquebots s'avancent quelquefois, déposent des marchandises, sifflent lugubrement et s'en vont. Dans de petits cafés, au son des cithares, des femmes hindoues dansent, les mains derrière la tête et le corps presque immobile. Et toujours sur les toits, les corbeaux ont à se dire quelque parole incompréhensible. C'est dans cette ville que, de tous les points de l'Inde, les hommes sages sont venus pour vivre dans l'ombre du maître, une ombre dont la projection est une tache de lumière.

Si l'ombre du maître fait de la clarté lorsqu'elle s'étend, de quelle matière est donc pétri son corps de chair ? Un corps semblable à celui de tous les autres hommes. Un corps qui est né d'une femme, qui a bu le lait de sa mère, qui a mangé, qui a connu les intervalles du sommeil, sur le crâne duquel les cheveux ont poussé, qui a eu des ongles à ses doigts, en souvenir d'aïeux lointains qui ont gratté le sol et déchiré leur nourriture pour vivre. Le maître a vécu parmi les hommes de la terre, il a été en occident, il a étudié les langues et les philosophies, il a traversé les mers, il a vu les peuples différents, il a mesuré l'ignorance et l'injustice. Il a souffert de l'oppression de ses frères et lutté pour les libérer. La sagesse humaine qu'il possède il l'a arrachée à la vie quotidienne comme on lui arrache son pain quotidien. C'est pour avoir touché la racine de la douleur, cette douleur cachée et déchirante qui est derrière l'image des manifestations, comme l'âme est derrière le corps, que ses yeux sont devenus si profonds et que son visage s'est creusé, comme le champ, lorsque la charrue l'a retourné. Mais la sagesse divine, celle qui est au-dessus de toute douleur et ne peut y participer, il

l'a atteinte, face à face avec lui-même dans la solitude de la prison. Les quatre murs d'une cellule, comme des miroirs rayonnants, lui ont permis de voir ce qu'il n'est donné à nul homme de contempler, le mystère des causes, le chemin qui mène à l'union parfaite. Aussi immobile que le cyprès par un jour sans vent, que la pierre attachée à la montagne par les liens de l'argile, il a suivi la route infinie, qui n'a ni borne kilométrique, ni auberge et il a atteint le but qui rend l'homme divin. C'est depuis ce temps qu'il vit dans deux mondes différents, peut-être incertain de celui dans lequel il se trouve peut-être étonné d'habiter toujours un corps physique. C'est depuis ce temps que ceux qui ont eu le pressentiment de cette réalisation sont venus vivre autour de lui comme des abeilles autour d'une reine merveilleuse qui dispense un miel plus divin que celui qui repose dans le calice des plus belles fleurs.

Je suis venu de cet occident barbare où règne la machine au visage de métal et où les hommes ont vendu leur âme, en échange d'un peu de plaisir. Je me suis embarqué sur un haut navire à plusieurs ponts avec des eheminiées à panache et des sirènes qui vous déchirent le cœur. J'ai compté les jours, j'ai compté les heures. A Port-Saïd j'ai vu les pirogues des mille et une nuits et un peu plus loin j'ai croisé des vaisseaux de guerre où les canons étincelaient sur les plates-formes et où les drapeaux faisaient des signes. Sur la mer Rouge je suis passé au-dessus de la carcasse de navires morts et la nuit, j'ai regardé leur fantôme flotter avec leurs feux éteints et les visages de leurs morts les yeux ouverts, dans les hublots. J'ai vu tourner les phares et voler les oiseaux. Je suis venu comme un pèlerin un peu ridicule, avec un casque colonial à cause du soleil trop ardent et une provision de quinine à cause de la fièvre. Il y avait dans mon bagage une couverture et un éventail et des livres pour les heures mortes.

O pèlerin aux cheveux grisonnants, ce qui t'a manqué ce n'est pas la foi. Quand je me promenais de long en large sur le pont, je trouvais l'océan Indien borné en le

comparant à mon espérance. Les récifs de Minicoé ne furent que des grains de poussière dans un désert de ténèbres à côté des montagnes de diamant que je vis apparaître dans la mer intérieure de mon âme.

O pèlerin qui as fixé le moment du départ au crépuscule de la vie, ne savais-tu pas que toute beauté qui se réalise, du haut en bas de l'échelle terrestre, dans une plante ou dans un homme, a besoin d'un levain qui s'appelle jeunesse.

Qu'aurait dit Edgar Poe dans les nuits de Pondichéry, ruisselant de sueur, sous le linceul quadrangulaire et transparent de la moustiquaire ?

Dix mille corbeaux sont posés sur les arbres et sur les toitures qui environnent ma maison et dix mille fois ils répètent : plus jamais ! avec cette impitoyable régularité que seules ont les aiguilles des montres et les étoiles du ciel. Plus jamais, plus jamais, pourquoi ? Quel est le sens si mortellement désespérant de ces syllabes ? Qu'est-ce donc qui n'arrivera plus jamais ? Est-ce l'allégresse de la jeunesse, les possibilités de la force virile ? Mais il y a longtemps que j'ai renoncé à cette matinale chaleur du sang que le réveil vous apporte et qui est plus douce que l'ivresse. Je me suis accoutumé à entendre mon cœur battre, à mesurer ma force, à considérer mes organes comme les pièces d'une horlogerie mal ajustée par un artisan avare de nerfs et de tissus et qui a bâclé son humaine construction. Est-ce le plaisir perdu, le plaisir du corps qui a besoin de s'exalter pour échapper à son néant ? Est-ce l'attente de la porte qui s'ouvre, du froissement des robes, de l'odeur mélancolique des chevelures ? Mais comme

l'homme chargé des accessoires dans un théâtre, j'ai ramassé, une fois la représentation terminée, le bouquet de papier, le bâton de rouge et la fausse lettre et je les ai relégués dans une boîte de carton pour la prochaine représentation qui n'aura pas lieu.

Pourquoi les corbeaux répètent-ils plus jamais dans l'interminable nuit ? Plus jamais la paix de la chambre avec les livres alignés, les livres où la beauté est cachée et peut jaillir, où la sagesse repose et n'apparaît pas ? Plus jamais les collines ensoleillées, les vignes qui se tordent sur elles-mêmes, les pins parasols comme des offrandes, les chemins qui dévalent comme d'anciens bonheurs ? Plus jamais les petits hôtels accueillants, les amis que l'on rencontre, les tables sur des terrasses quand la nuit tombe ? Plus jamais ce que j'ai aimé ? Mais non, ce n'est pas cela.

Ce qui est enregistré dans le souvenir prend une plus puissante vie quand la pensée le recrée et je peux à mon gré, comme un magicien, ressusciter les enchantements misérables qui ont embelli ma vie d'homme ordinaire. C'est sur autre chose que gémissent ces corbeaux nocturnes. Il ne s'agit peut-être pas du bonheur. Il y a un plus jamais qui retentit dans une abîme de l'âme où la conscience n'est jamais descendue. Il se lamente sur des secrets oubliés, sur des êtres qu'on a connus en rêve, sur la beauté des paysages d'autres mondes.

Oh ! le plus jamais des nuits brûlantes, comme il est déchirant, comme il va loin dans les possibilités de l'angoisse, quand c'est le petit jour, quand il y a au loin le ressac indifférent de la mer et la sirène d'un paquebot qui appelle on ne sait quoi, on ne sait qui, sans doute la mort.

Entre le maître et les disciples il y a la Mère. La Mère est à la fois une femme, faite de chair et d'os, avec un visage et une chevelure, et le symbole métaphysique de l'âme du monde. On l'invoque comme l'essence de vie, la puissance animatrice des choses et on a recours à ses mains féminines, si une blessure du corps a besoin d'être pansée. On voit glisser la Mère sur les terrasses de l'Ashram, aussi fugitive qu'une idéale pensée dans une rêverie quotidienne. Elle a établi un langage informulé basé sur la correspondance qui existe entre les fleurs et les souhaits humains. Il suffit qu'un disciple lui remette une fleur pour savoir qu'une inquiétude doit être apaisée, un vœu exaucé. La Mère est auprès du maître comme l'ombre est derrière l'homme et comme le rayon est devant le miroir quand il est tourné vers le soleil.

Quand je me suis tenu devant elle, ce fut comme si une tempête intérieure se déchaînait tout à coup. Elle vint du fond de l'horizon de l'âme, avec des nuages de sombres pensées et des souffles de révolte.

La Mère a un sari de soie grise cerclé d'une broderie et sur sa tête un bandeau avec la même broderie que celle du voile. Ses cothurnes blancs lui font des pieds de neige. Elle me parut si petite dans sa forme et si grande par son symbole ! Ses mains sont si délicates et soignées qu'on les dirait faites avec des bijoux provenant d'une autre planète. Quand elle poussa la porte un souffle d'adoration pénétra derrière elle comme une vapeur d'or sacré. Je sentis se glisser jusqu'à moi une lumière dansante qui me traversa le cœur. Mais on ne reçoit jamais ce qu'on attend. De même qu'à dix ans je me suis mis à pleurer après avoir reçu l'hostie de la communion, ainsi, espérant la sérénité, j'ai vu venir le désordre. L'esprit m'a touché et je n'ai pas su qu'il me touchait.

Entre la maison du maître et la rue où passent les hommes, il y a des arbres. Et sur ces arbres chaque soir, avec un grand bruissement d'ailes et des appels de toutes sortes, se posent des milliers d'oiseaux. Jamais sur aucun jardin de la terre il n'y en a eu autant de réunis. Dans tous les lieux où montent les prières de l'homme, il y a des oiseaux qui descendent. Car il y a un secret rapport entre les oiseaux et l'esprit. Comme si les arbres du jardin s'épanouissaient dans le monde spirituel, sur leurs branches viennent tous les oiseaux de la région. Mais ce n'est pas pour s'endormir, selon la loi des créatures, quand la nuit descend. Ils échangent mille paroles dans un langage qui n'a aucun rapport avec le langage humain. Ce qu'ils disent demeure à jamais incompréhensible pour nous car ils n'éprouvent d'émotion, ni dans le temps, ni dans l'espace et la qualité des choses qu'ils se communiquent est d'une autre nature que nos pensées. Quand toutes les choses ont été dites, les choses que les oiseaux ont à se dire après un jour de vol sur la terre productrice de grains, ils abaissent peu à peu leurs ailes, ils deviennent lentement immobiles. Le jardin de l'Ashram, quand paraît la lune, est recouvert de milliers de petites statues, au bec incliné, aux plumes de marbre.

Quelle différence y a-t-il entre un grillon de Toulouse et un grillon Hindou ?

La voix du grillon Hindou est peut-être plus retentissante mais l'esprit de leur chant est le même. Celui qui chante dans le petit jardin sous ma fenêtre est aussi à l'aise à l'ombre d'un bananier que son frère des bords de la Garonne entre la vigne et le cyprès. Tous deux ont appris les mêmes choses en touchant avec leurs antennes des terres différentes où ils creusent des tunnels semblables.

A l'homme qui les écoute, ils disent les heureuses chances de la vie, ils promettent la bonne aventure et ce contentement du soir que procure une conscience tranquille. Tous les grillons de la planète chantent le même petit hymne favorable et si un grillon de génie ajoute quelque part une note nouvelle elle est aussitôt transmise mystérieusement à tous les grillons de la terre.

Je viens d'être témoin d'une de ces innovations. Le grillon que j'entends ce soir vient de trouver un thème inédit. Ce n'est presque rien, deux ou trois notes. Je suis bien en peine de les traduire. Le chant du grillon est si mystérieux !

Je remercie le grillon de Pondichéry, pour la façon dont il joue de son minuscule instrument. Lorsque je marcherai le long de la Garonne, à l'heure où les métairies allument leur lampe et où les peupliers frémissent, tous les grillons Languedociens ajouteront pour moi à leur chanson, ce qu'a trouvé le génial novateur de l'Inde, quelque chose d'indéfinissable et de profond, très peu de chose, l'ombre d'une palme, les traits effacés d'un frère inconnu.

J'ai traversé une partie de la terre pour me rapprocher du divin. Un enfant de cinq ans aurait pu me dire que ce n'était pas nécessaire et que Dieu est en permanence à côté de chacun. Mais tous les enfants de cinq ans n'ont pas raison. Grâce à la vertu qui lui est propre et grâce à l'élan de son âme, un homme a pu de son vivant communiquer avec les mondes spirituels. Il fait rayonner sur ceux qu'il aime sa miraculeuse puissance. Mais il ne donne que des gouttes infinitésimales, d'imperceptibles atomes lumineux. Ce n'est pas parce qu'il est avare. Mais l'esprit pour être reçu a besoin d'une âme préparée. La mienne n'a reçu aucune préparation. Revêtu de ma grossièreté orgueilleuse je me tiens dans le jardin des oiseaux, moi qui n'ai ni leurs ailes, ni leur faculté de chant, moi qui voudrais poser des questions au lieu de me tenir sur une branche et de dormir jusqu'au matin.

O maître, on ne voit pas ton ombre à la fenêtre et on n'entend pas le bruit de tes pas faire résonner les plafonds. Tu es assis dans la solitude parfaite ; la sérénité divine, l'extase réalisée. Mon admiration s'élève vers toi dans le silence de la nuit, vers toi qui as franchi la porte de la perfection.

Mais il y a une contradiction qui me fait souffrir, et dont je ne peux chasser l'obsession car chacun porte sa pensée comme une épée aiguë tournée vers lui-même et chaque mouvement de l'âme est la cause d'un déchirement. Tu enseignes la beauté des formes vivantes, le devoir de perfectionner l'homme et la nature et de faire s'épanouir le monde selon la loi divine. Mais la loi divine n'est pas observée, les hommes la prennent même à rebours, l'injustice règne et le mal est le plus fort. Et alors, ô maître, je me dis que si tu traversais la poussière des routes, si tu t'en allais dans les villes, mettant la paume de ta main sur le cœur des intouchables, assurément les sourds entendraient et les lépreux seraient guéris et le monde comprendrait le salut.

Ah ! le soir où j'ai marché dans la rue déserte le long de la maison où tu vis, j'ai écouté passionnément

si je n'entendais pas de l'autre côté de la muraille le sanglot que t'aurait fait pousser la misère de l'humanité.

C'était puéril, je le sais bien. Et ce soir-là il m'a semblé que je voyais tes larmes traverser la pierre comme des diamants de feu et que le souffle de ta pitié venait jusqu'à moi et me brûlait le cœur.

Le navire qui m'a amené, avec sa superposition de ponts et ses machines souterraines est comme une réduction, un microcosme de cette planète.

Conduit par la boussole et le sextant, il va sur la mer comme la terre dans l'espace, tenue en équilibre par la loi d'attraction. Et il transporte plusieurs mondes différents. Il y a le paradis des premières classes, où vivent les élus jouissant de la présence de Dieu, de leur Dieu qui est l'assouvissement des appétits de leur corps. Avec la fumée des cigarettes et l'haleine du whisky s'élèvent les rêves médiocres de ces bienheureux. Comme des anges grotesques, les barmans et les garçons de cabine courent pour satisfaire leur moindre désir et l'orchestre fait danser les femmes en robe du soir, tandis que le Mont Sinaï ou les dunes de l'Arabie se profilent à l'horizon. De même que Dieu le père admet dans un septième ciel particulier certains saints ou certains bienheureux méritoires, de même le commandant du navire fait monter par un petit escalier de fer certains passagers de choix afin de leur offrir un whisky supérieur sur un pont qui est plus près des étoiles.

Tout de suite au-dessous, est le monde intermédiaire avec des anges moins diligents, un orchestre plus ordinaire, des cabines plus étroites. C'est le purgatoire des

orgueilleux. A peine si une chaîne légère les sépare des créatures d'élection qui vivent dans le paradis. Ils pourraient la faire tomber de leur petit doigt. Mais cette chaîne est puissante comme le préjugé de l'argent dont elle est le symbole, comme la force de la société. Il faut purger la peine de sa médiocrité. Les tourmentés de ce purgatoire ne savent pas que leurs poumons boivent le même air, que leurs yeux contemplant la même lumière, ils sont condamnés au supplice de l'envie.

Et plus bas, beaucoup plus bas il y a l'enfer. L'enfer est caché dans les profondeurs du navire. Il est invisible mais chacun sait qu'il existe et se refuse à y penser. Là il y a une autre humanité dont on n'imagine pas le visage, dont on ne veut pas connaître la torture. Ce sont des arabes dit-on ou peut-être bien des Chinois. Comme dans les descriptions des catéchismes l'enfer est brûlant. Le pêcheur est tourmenté par le feu. L'échelle par laquelle on descend est si chaude que la main de chair peut à peine s'y poser. Là, il y a le mystère de l'électricité avec ses manettes, ses fils et ses tubes. Il y a une allée de métal où l'air crépite et que bordent les masses cylindriques des chaudières où danse le mazout bleu et rouge. Et là vivent, dans les ténèbres et le feu, des êtres anonymes dont les yeux se creusent, dont la poitrine se calcine. Mais quelle faute ont-ils pu commettre pour être condamnés au jet glacé des bouches d'air, à l'haleine des orifices d'acier rougi, pour entendre, comme le couperet d'une guillotine, tomber derrière eux la glissière des portes automatiques ?

Et le navire s'en va, poussé par le pouvoir intérieur qu'il tire de la souffrance muée en force, il transporte dans les cercles de son armature l'acier des mondes où aucun Virgile n'expliquera à aucun Dante les causes secrètes de l'injustice et de la douleur.

Si moi le plus égoïste des hommes, je suis touché par la souffrance d'autrui jusque dans les racines de mon être, je me demande ce qu'il doit en être de toi, et comment le feu des douleurs ne t'a pas consumé entièrement dans la chambre où tu es assis. Si je regarde ton visage je vois aussi loin qu'on peut aller dans la profondeur de la pitié. Pour avoir ces yeux de douleur et cette tristesse déchirante sur les traits, il a fallu que tu t'assimiles la misère de la maladie, et la misère bien plus grande de l'esprit. Ton corps a coulé avec les ulcères des misérables, s'est tuméfié de la bouffissure des lépreux. Ton âme a éprouvé la dissolution de l'incroyant, le désespoir de ceux qui ne savent pas aimer, le néant des suicidés.

Et pourtant tu es assis dans ta blanche maison de Pondichéry, tu entends les disciples aller et venir, tu vois par la fenêtre les fleurs croître. Es-tu protégé par une formule que les sages se transmettent depuis les âges Védiques ? Te recouvres-tu d'un voile d'or vierge que les sept Rishis Aryens ont tissé de leurs mains il y a dix mille ans ?

Existe-t-il pour l'homme une protection contre la douleur de ses frères ? Ou échappe-t-on à cette douleur en suivant le chemin d'argent qui mène directement à Dieu.

Mais peut-être que la pitié n'est pas une haute vertu. Elle touche à nos sens physiques, elle nous remue jusqu'aux entrailles, elle est faite presque toujours avec une émotion égoïste. Les maux qui nous frappent le plus sont ceux que nous redoutons pour nous-mêmes ou que nous avons connus dans le passé. Nos déchirements, nos révoltes, dont nous tirons secrètement vanité comme d'une noblesse intérieure ne sont que les signes passionnels de notre fureur de vivre. On a pitié de ceux qui n'ont pas de bonheur. Mais le bonheur n'est pas le but de la vie.

Heureux celui qui a pu se placer dans la région où le bien et le mal apparaissent comme les deux côtés d'une même médaille, celui qui voit la présence divine circuler dans la douleur comme dans la joie. La pitié n'est pour lui que le souvenir d'un temps où sa vision était limitée et sa compréhension moins étendue.

O divine allégresse de la perfection où l'on touche la substance première des créatures, où l'on est traversé par les vibrations de l'intelligence rayonnante, où l'on se mêle à l'ineffable amour qui soutient le monde !

Elle regardait si intensément l'horizon, l'horizon de la mer d'Orient sur laquelle s'ouvrent les fenêtres de l'Ashram ! Quand elle se tenait assise à l'avant du bateau, je croyais voir sa prière matérialisée au-dessus d'elle comme une aura en brume de saphir.

Tout ce qu'elle me disait sur la vie de l'âme avait une résonnance profonde. Comme une magicienne qui dans une terre stérile fait éclore des fleurs avec une baguette, elle faisait naître en moi des pensées aux belles couleurs.

C'est toujours le doute que l'on émet avec le plus d'ardeur, car le doute est plus vivace que la foi et plus avide de s'exprimer. Mais sa foi était si intense que lorsque j'émettais un doute devant elle, elle le dissipait aussitôt, sans vaines paroles, rien qu'avec cette chaleur inexprimable qui provient du foyer de l'âme.

Mais un feu d'une telle nature se consume-t-il, rien que parce qu'on se chauffe avec sa flamme ? A mesure que ma foi grandissait, il me semblait qu'il y avait quelque chose en elle qui défailait. Et lorsque mon aspiration vers l'esprit atteignit son plus haut point, un souffle de sécheresse passa sur elle et lui apporta un mystérieux désespoir.

Le doute est une maladie de l'âme qui revient périodiquement comme certaines fièvres. O maître, jette un regard sur celle qui a répandu généreusement l'invisible richesse. Traverse-la avec ta pensée créatrice pour qu'elle porte désormais la certitude comme un guerrier porte une épée enchantée par laquelle il est préservé du mal. Rends-lui le talisman qui donne l'inaltérable vertu de croire. C'est elle qui mérite le don du maître, s'il est vrai que les cœurs fidèles doivent être les premiers et que l'enthousiasme sincère est supérieur à toute connaissance.

Dans l'ordre qui règne dans l'Ashram on sent l'admiration pour l'œuvre divine. Le travail réparti à chacun, les regards remplis de quiétude, la forme de l'ombre projetée par l'arbre, tout proclame l'obéissance à la loi. Heureux celui qui peut trouver belle la loi divine, la loi qui depuis l'agrégation des premiers atomes a voulu le triomphe du plus fort ! Il m'est arrivé quelquefois de me dire : Si j'étais Dieu !

Tous mes efforts auraient consisté à contrarier l'ordre des choses. J'aurais donné de la sève aux arbres pendant l'hiver pour que les fruits apparaissent sous la neige et qu'elle les fasse tomber par l'éclatement de leur tiède chair. J'aurais donné à l'homme solitaire la surprise de trouver une vierge au corps mince dans son lit vide. Le serviteur aurait vu sa tâche terminée, avant de l'avoir commencée. A celui qui est avide de la beauté, j'aurais procuré des rêves si splendides qu'il serait resté couché jusqu'à sa mort, dans la crainte de les interrompre. Selon ma capacité de Dieu, j'aurais empêché l'homme de s'avilir. Un Dieu ne peut reformer le monde mais il peut contribuer à l'améliorer par des créations surnaturelles. La bassesse vient de l'orgueil et elle vient

de la misère. J'aurais abaissé l'orgueil des puissants par des miracles singuliers et ils se seraient dépouillés de leurs costumes et de leurs maisons comme des papillons sortent des chrysalides pour devenir des êtres ailés. J'aurais soufflé dans le cœur des créatures misérables une telle appétence de la beauté qu'elles auraient déposé leur outil, leur fouet ou leur sac de charbon pour regarder comment s'épanouit une fleur ou quelle grâce ont les nuages quand ils s'allongent au soleil couchant. J'aurais maîtrisé la force sexuelle qui rend aveugles les clairvoyants et fait marcher à quatre pattes ceux qui se tenaient avant sur deux pieds. Je les aurais châtrés pour qu'ils apprennent l'inutilité de se reproduire et de jeter sur la planète des êtres condamnés à arracher amèrement leur nourriture sans jamais penser à leur âme. Je me serais attaché à la terre pour la transformer si fortement que j'aurais senti contre moi la palpitation de sa substance ; j'aurais étreint le cœur des hommes avec un amour si puissant que je l'aurais mué en un amour semblable au mien. O rêve insensé d'être Dieu !

Le Bouddha enseigne qu'il faut échapper à la roue des vies et rentrer au plus vite dans le sein de Dieu, sans s'occuper de la magnifique courbe dans laquelle sont projetées les créatures.

Tu contredis cet antique sage, ce réformateur aux vues personnelles. Dieu, dis-tu, n'a pas organisé avec une prévoyance infinie, la descente de la vie dans la matière, depuis la pierre obtuse, jusqu'à l'homme conscient, afin que l'homme profitât de cette conscience pour se dérober à la loi et revenir par un raccourci à la source première d'où il est parti. C'est ainsi que fait l'agneau peu désireux de gambader dans les collines ensoleillées ; il s'en revient, quand le chien est inattentif et quand le berger dort, vers l'étable où il peut rêver à son aise. Mais pourquoi l'agneau n'a-t-il pas raison de préférer la prairie de ses rêves à la dure rocaille où croît une herbe pauvre et où il meurtrit ses sabots délicats ? L'œuvre de Dieu est immense et les courbes qu'il trace ont d'infinies variétés. Certaines comètes tracent des ellipses limitées autour des soleils dont elles sont les satellites, tandis que d'autres se perdent dans l'infini sans que les astronomes puissent mesurer leur retour. N'est-on pas en droit de

considérer le mal terrestre et son aggravation visible, même pour nos incertaines mesures, comme le signe qu'il faut revenir en arrière.

La création divine ne se développe pas avec certitude. Elle semble l'œuvre d'un architecte, qui fait des essais, bâtit et démolit sans aucun souci des matériaux dont il se sert. Il y a eu des espèces grotesques, avec des organes qui n'étaient pas viables et que le créateur a renoncé à faire subsister. Il y en a eu de trop prolifiques qui dépassaient ses plans par leurs pullulements et qu'il a fallu détruire par des moyens en dehors des lois naturelles. Pourquoi la création humaine n'aboutirait-elle pas à une impasse dont la douleur, l'injustice et le mensonge seraient les Mané, Thecel, Pharès, avertissant les âmes qu'elles doivent trouver en elles-mêmes la ressource de leur salut ?

Le mal est incompréhensible, réponds-tu, pour une intelligence humaine et il faut être beaucoup plus loin et beaucoup plus haut pour en saisir la nécessité et le bienfait. Mais c'est un paradoxe étrange et indigne du Dieu qui l'a voulu. Ce qu'il y a de meilleur en nous, ce qu'il y a de divin, se révolte contre cette explication. On ne peut enfermer un prisonnier et le faire souffrir dans sa prison, en lui disant que ses tourments ont une origine qui doit lui demeurer incompréhensible et qu'il doit bénir malgré cela. Ou si ces tourments ont une cause qu'il a enfantée lui-même dans des existences antérieures, comment juger le Créateur qui a ôté la mémoire de ces causes et par conséquent la possibilité de les modifier, qui a rendu responsable pour le châtiment et irresponsable pour la rédemption. On n'a pas le droit de juger le créateur, diras-tu. Mais pourquoi ? Puisqu'il a voulu qu'avec le règne humain apparaisse une faculté de jugement. A moins que cette faculté n'ait été générée malgré lui,

qu'il ait été à une minute des âges cosmiques, comme celui qui semant le vent, récolte la tempête, comme celui qui jouant avec le feu, oublie le pouvoir de sa création et allume dans sa propre demeure une flamme qu'il ne peut plus éteindre.

Tu as pénétré les sagesses des livres et des traditions. Tu as fait le tour des sciences comme Aristote et celui de la métaphysique comme Cankara et après avoir suivi l'immense cercle des connaissances humaines, tu as bondi vers l'essence suprême de l'esprit comme un jet d'eau qu'anime une formidable pression cachée et qui porte en lui l'esprit des rayons solaires. Tu as traversé le monde invisible des illusions comme un nageur impavide traverse un golfe plein de monstres en les écartant avec son haleine. Et maintenant tu es dépouillé de crainte, enveloppé de calme, recouvert de sérénité. Tu te tiens au milieu de l'amour de tes disciples, comme la rose unique autour de laquelle le jardinier prévoyant ne laisse croître que des herbes délicates.

Comment pourrais-tu te tromper, toi qui as touché le divin, toi qui as fait l'expérience de ce qui est au-dessus de la raison humaine? Et pourtant je ne peux m'empêcher de me souvenir que le Bouddha disait à ses disciples de ne rien croire, hors ce qu'ils avaient compris avec leur propre faculté intérieure, qui était d'essence divine.

Dans le pays d'où je viens, on ne rend pas de culte à l'esprit. A peine si quelques hommes, dans des monastères, pratiquent des méthodes analogues aux tiennes en glorifiant le prophète qui naquit en Judée. Je ne me suis pas rasé le crâne, comme ils le pratiquent, je ne me suis pas habillé de bure, je n'ai pas chanté leurs cantiques. Je rêvais d'une lumière pour laquelle les cloîtres avaient trop d'ombre et les basiliques trop de tristesse.

Une fois seulement dans mon enfance j'ai frôlé le mystère de la solitude et de la Présence. C'était non loin de Toulouse, la ville où je suis né, dans un pays où tout est douceur et demi teinte et où la nature est comme une enfant qui n'a jamais été maltraitée par son père. Au bord de la Garonne où croissent des peupliers, il y a une grande demeure de pierre. Comme j'avais couru jusque-là, je m'arrêtai, saisi par la beauté silencieuse du paysage. Et soudain je vis sortir d'un chemin des hommes revêtus de robes et qui regardaient en eux-mêmes. Ils marchaient avec gravité. Ils ne s'en allaient nulle part. Ils disparurent à travers les arbres. Une cloche sonna six heures. Je n'ai pas pu les oublier.

Les hommes que je vois ici ne leur ressemblent pas du tout. Ils ont plus d'amour du soleil et de la nature vivante. Je me sens plus près d'eux que des autres. Et lorsque je les ai vus marcher sous des arbres où il y avait tellement d'oiseaux chantants, je n'ai pu m'empêcher de songer à ceux de Toulouse qui passaient sous les peupliers quand la cloche sonnait six heures, et dont le prophète avait été crucifié.

Mais vers les uns ou vers les autres, je suis parti trop tard ou trop tôt. C'est sa jeunesse que l'on doit offrir au divin. Heureux celui qui se lève à l'aube et qui a atteint la fin de la course quand le soleil n'est pas encore couché. Lorsque j'ai passé le seuil de l'Ashram, il y avait une forme qui me barrait le chemin. Elle étendait les bras et elle disait : Retourne en arrière ! Il est trop tard ! Et cette forme c'était moi qui l'avais créée. Dans l'allégresse de l'arrivée je suis passé à travers elle en faisant semblant de l'ignorer, mais elle m'a suivi pas à pas, elle s'est tenue à côté de moi et toujours elle chuchotait à voix basse, avec beaucoup de mélancolie : Retourne en arrière, il est trop tard !

Les hommes en bure qui marchent sous les peupliers de Toulouse ont des chants trop mélancoliques. L'orgue m'a toujours incité au désespoir. Je suis pénétré par la joie de vivre et je ne peux supporter l'injustice humaine.

Déchiré par cette contradiction, je suis ballotté entre mon admiration pour les formes terrestres et ma révolte contre la souffrance. Lorsque je vois les arbres en gerbe s'élever harmonieusement vers le soleil, comme des coupes de sève et de feuilles, je voudrais n'être qu'une branche pour participer à un tel élan. Lorsque je vois un buisson rachitique, se tordre entre des pierres séchées, tendant à l'univers ingrat la colère de ses épines, je voudrais lui donner mon sang s'il pouvait le muer dans sa substance en un peu de fraîche verdure.

Mais je suis écrasé par l'immensité de la loi et je me demande pourquoi il m'a été donné cette faculté de l'embrasser puisque je n'en peux modifier la plus minime partie. Comment sortir de ces deux idées opposées qui se répondent comme le son et comme l'écho, comme les battants d'une cloche, comme le

jour et la nuit ? Faut-il admirer la nature et s'élancer allégrement comme un nageur qui suit le courant d'un fleuve, se laissant porter par les eaux et s'enivrant de la beauté des rivages ? Ou faut-il croire à la parole de tant de sages qui ont rejeté la tentation, se sont révoltés contre le mal, ont préparé eux-mêmes leur croix, ont mieux aimé être écorchés vifs que de s'incliner devant Dieu ?

O maître, si tu sais, résous pour moi le problème, dis la parole libératrice, celle qui fait tomber les chaînes intérieures. Si dans le mystère des Samadhi tu as entrevu la vérité, si tu sais pourquoi l'homme est sur la terre, quel sens a le visage de la beauté, quel sens a la grimace de la douleur, s'il faut les aimer également, dis-le et ta parole fera vibrer l'univers, elle le rajeunira jusque dans ses fondements. Car la vérité est divine. Il ne peut y avoir de calme pour le disciple, aurait-il accompli dix millions de respirations selon le rythme des étoiles, s'il ne sait pas pourquoi les créatures ont été jetées sur la planète, pour y vivre, s'y décomposer et renaître.

O maître, il n'est pas possible qu'il n'y ait pas de rédemption pour l'homme d'occident ! Je n'ai pas l'orgueil de ceux de ma race. Il y a bien longtemps que je regrette de ne pas être né avec un visage bronzé, près d'un temple où j'aurais accompli des rites dès mon enfance, et où j'aurais obtenu naturellement ce que je recherche avec tant de peine. Là-bas, je suis solitaire au milieu des hommes. Je ne les comprends plus et je sens qu'ils ont cessé de m'aimer parce que je ne suis plus pareil à eux. Mais ici, je suis un étranger. La langue et le costume créent une barrière insurmontable. Je voudrais crier mon amour pour les hommes et pour les choses et je demeure un personnage indifférent qui prononce des paroles banales. Mais ceci encore n'est rien. Tu m'as fait un accueil trop magnifique. L'appartement est trop beau et la nourriture trop riche et le serviteur trop zélé.

J'ai visité toutes les salles de l'Ashram et toutes les portes ont été ouvertes devant l'hôte. Mais il y a une salle invisible qui n'a ni porte ni murailles et qui est la salle de l'esprit. Dans celle-là je n'ai pas été admis. Si j'étais digne d'y pénétrer, il ne serait pas besoin de

demande et je m'y trouverais par la puissance du souhait. Je connais mon indignité et j'ai mesuré la distance qui me sépare d'un but que je n'entrevois même pas ; mais n'y a-t-il pas une instruction que tu donnes à quelques-uns ? Comme celui qui est arrivé au sommet d'une haute montagne jette une corde à ceux qui sont restés dans la vallée, tu dois jeter quelques paroles merveilleuses qui remplissent l'âme d'allégresse et lui permettent de s'élever.

O maître, fais retentir pour moi ces paroles. Je sais que les voix qui partent d'en bas peuvent toujours être entendues, grâce à la vertu qu'a le son et qu'il n'est pas de prière qui se perde. Et je sais que la voix d'en haut a une tendance à monter et n'est pas perçue par les sourds qui sont demeurés en bas. J'ai besoin d'un ordre sublime, d'une instruction qui tombe comme une pierre lumineuse, d'un enseignement venu du sommet. Dis-moi comment doit s'élever la spirale de la méditation, donne-moi une formule de prière, même une syllabe à laquelle je m'accrocherai comme un nageur qui a trouvé une bouée. Je suis un sourd qui veut tout de même entendre, un aveugle qui ouvre démesurément les yeux. Fais un signe de mon côté, il me suffira de presque rien pour ne pas désespérer du salut.

Peut-être ai-je compris le secret. Celui qui est monté ne peut redescendre, même s'il le veut avec son cœur d'autrefois. Celui qui a atteint la maison de la sagesse ne peut en rouvrir la porte de marbre, même s'il y a quelqu'un qui supplie, un soir de tempête, avec un accent désespéré. De même que nous ne nous occupons pas si l'eau du marécage est assez vivifiante pour permettre au têtard de croître et de devenir harmonieusement grenouille, de même celui qui a accès auprès de la divinité ne peut plus souiller ses pieds dans le marécage des hommes.

Je frappe à la porte de marbre. Jamais la nuit n'a été aussi épaisse. Jamais le vent n'a soufflé avec un semblable fracas. N'est-ce pas déjà beaucoup d'avoir découvert cette porte à travers l'ombre, même si l'on doit mourir contre la perfection de sa blancheur ?

O maître, quel est le signe qui fait reconnaître celui qui doit entrer, celui à qui il est permis de recevoir la transmission de l'esprit ? Est-il choisi en vertu d'une grâce incompréhensible ou se choisit-il lui-même par l'ardeur de sa foi et la pureté de son amour ?

O mère, lorsque tes mains de Shéhérazade s'étendent dans le demi-jour de la salle des élévations pour la bénédiction des disciples, les Présences invisibles se tiennent à côté de toi.

Alors, les âmes montent en groupe, dégagées de la forme du corps, et par cette grâce qui vient de toi, elles ont la faculté de s'unir.

Je les ai vues, à l'heure du crépuscule, comme un nuage de beauté radieuse, s'élever vers le ciel tranquille, s'élever en un faisceau unique, quand les oiseaux vont s'endormir, quand les étoiles vont paraître.

Tant que tes mains sont étendues, comme les deux signes de l'adoration, les âmes de tous les disciples sont unies dans l'amour du maître, elles goûtent la béatitude et la perfection de l'amour.

Et quand tu abaisses tes mains doucement il y a une séparation invisible, le bel Egregore d'or bleuâtre se dissipe et revient à la terre, toutes les âmes retournent à leur forme terrestre, comme des couleurs d'arc-en-ciel qui, après avoir brillé circulairement, redeviennent brume et azur.

O mère, je ne me suis pas élevé avec les élus et la bénédiction est passée à côté de moi. Mais dans la mesure de sa sincérité, chacun n'a-t-il pas droit à une petite part d'amour ?

Il entre dans les attributions de ta puissance d'aider les hommes qui t'appellent à l'heure bienfaisante de la mort. Et cette heure est comme un nuage qui se promène autour de mon ciel, sans avancer et sans disparaître.

O mère, quand cette heure viendra pour moi, puisse mon souffle être assez fort pour prononcer les syllabes de ton nom ; puisse ma mémoire être assez vivace pour reconstituer ton image exacte dans les ombres du souvenir !

Puisses-tu te tenir à mes côtés, comme un séraphin de miséricorde et écarter devant moi le peuple captivant des ombres ! Puisses-tu me conduire, dépouillé de crainte et d'orgueil, vers le séjour où vont les purs, où tout est amour et beauté !

Je repartirai chargé d'un précieux trésor. Je n'aurai pas eu la réponse que j'étais venu chercher. Mais les grands maîtres ne répondent pas aux questions des hommes. Jésus et le Bouddha se sont tus et ils ont enseigné qu'il était vanité de savoir. Peut-être la suprême sagesse est-elle de limiter sa vision à l'étendue de ce qu'on voit. Peut-être y a-t-il même une sagesse plus haute qui consiste à ne pas regarder.

Sur la terre la plus sainte du monde j'étais venu chercher ce que je nommais la vérité. J'ai vu des hommes bons et purs et tels que je ne savais pas qu'il pouvait en exister. Ils n'ont eu qu'à se tenir devant moi pour attester par leur présence qu'il n'y a pas de sagesse supérieure à la droiture du cœur. Je m'en vais mille fois comblé. Je me sens marqué par une grâce élective. Je suis comme celui qui est parti chercher de l'or et qui rapporte une pierre précieuse comme il n'y en a que dans la planète Vénus. Puisque quelque part, dans le monde obscur, il y a cette beauté de l'âme, puisque quelques hommes se sont élevés silencieusement vers la perfection, c'est que tous les hommes peuvent être sauvés.

J'ai pris une poignée de terre, une poignée de la terre de l'Inde pour l'emporter, en souvenir, dans mon pays. J'ai regardé cette terre dans le creux de ma main. Elle était exactement pareille à la terre d'un champ de Toulouse, celle que je prenais quand j'étais enfant et que je faisais couler entre mes doigts. Toutes les terres se ressemblent. Toutes sont faites de la substance primitive et des détritiques des végétaux morts. Mais l'esprit est différent. Ce qu'il me fallait emporter c'était un peu de la lumière éternelle dont un rayon est descendu ici. Je m'en suis approché tout près. Mais la lumière d'ordre divin a cette qualité subtile de traverser sans laisser de trace. Peut-être m'a-t-elle touché ? Comment le saurai-je, mon Dieu ? Si j'allais n'emporter que cette poignée de terre au creux de ma main, cette poignée de la terre de l'Inde si pareille à la terre de mon pays.

J'allais partir et l'on transportait mes bagages à travers les chambres et le long de l'escalier. Je vis un homme qui était nu avec un pagne. Il demeurait discrètement à l'écart et baissait les yeux en joignant les mains toutes les fois que mon regard rencontrait le sien. Il y avait sur ses traits une étrange joie et l'illumination des êtres parfaits. Je pensai à quelque saint venu à la dernière heure pour une communication merveilleuse.

Quel est cet homme, demandai-je avec vive émotion intérieure, au serviteur qui me servait d'interprète et que veut-il ?

Et celui-ci répondit : Il a su toi partir pour la France et lui veut obtenir un peu d'argent à cette occasion.

Je demeurai silencieux et puis mon âme fut remplie d'allégresse. Si le visage du mendiant et celui du saint sont revêtus de la même beauté c'est que donner et recevoir sont deux actions de la même essence et qui ne paraissent différentes que pour des yeux qui ne savent pas voir.

O Seigneur ! par l'intermédiaire de celui qui me demandait une offrande, ton message m'est parvenu !

O maître, tu n'as pas guéri le lépreux, tu n'as pas délivré la femme possédée et tu n'as pas marché ostensiblement sur la mer. Par la voie que tu as découverte dans le labyrinthe intérieur de l'esprit, tu as atteint le royaume du divin. Aucun Lazare n'est sorti du tombeau pour attester ta puissance, aucun miracle n'a éclaté comme un aérolythe céleste. Mais quelques hommes inspirés ont su que le miracle avait eu lieu dans le silence et dans la solitude et ils sont venus se grouper autour de toi. Avec les âmes de ces parfaits tu as condensé un diamant spirituel d'une telle pureté que la terre n'en a jamais connu de semblable. Comme il me fallait d'orgueil pour croire que je pourrais me mêler à ces parfaits ou plutôt comme il me fallait d'ignorance ! Maintenant mon âme reviendra éternellement vers le lieu d'élection où tu te trouves et chaque nuit elle se posera dans un des arbres de l'Ashram, confondue avec les milliers d'oiseaux qui dorment les ailes repliées, et qui s'envolent au matin.

Il y a des mots dont on se sert et dont on ne comprend le sens que très tard. On les a prononcés mille fois sans en connaître la valeur. Et tout d'un coup ces mots quelconques deviennent vivants devant vous, comme s'ils avaient du sang dans leurs lettres et de la chair dans leurs syllabes.

Ah ! comme ils sont déchirants, nostalgiques, chargés de toute la détresse de mon âme, ces mots qui étaient demeurés jusqu'à présent muets et privés de lumière, ces mots qui viennent de se révéler à moi dans leur profondeur désespérée, ces mots de : Paradis perdu !

Je voudrais qu'il y ait plus de cinq parties du monde et que les océans soient plus nombreux. Ce n'est pas assez d'une Chine et ce n'est pas assez d'une Inde ! Je voudrais qu'il y ait plusieurs étoiles polaires et des quantités de Grande Ourse. Comme les navires vont vite ! Comme les rivages sont pareils ! Comme la Croix du Sud est décevante ! Les requins sont très peu nombreux et les poissons volants volent à peine juste assez pour faire parade d'une petite capacité d'élan. A peine allumées les villes s'éteignent et tous les ports sont minuscules. Les golfes sont minces comme des serpents, les îles n'ont pas l'air entourées d'eau de tous côtés et les phares tournants sont si bas qu'on croit toujours qu'ils vont s'éteindre. La beauté du monde est moins grande que celle qu'on avait rêvée en lisant les livres de voyage. Une seule lampe est brillante et ne pâlera jamais bien qu'elle soit toute petite, à peine une poussière d'or au-dessus de la nuit des océans. C'est la lampe de l'esprit pur qui n'a besoin d'aucune huile, une fois qu'elle est allumée !

O navire tu peux voguer et m'emporter vers n'importe quel monde, bien au delà de la mer Rouge et

bien au delà de la Grèce, vers le pays où règne la brume et où tournent les machines ! Là-bas, sur le rivage que je laisse derrière moi, il y a un homme vêtu de blanc qui lève une lumière de mon côté malgré la pluie et les ténèbres qui viennent de s'étendre soudain. Il fait un geste d'adieu, le geste du frère à son frère. Je n'ai pas besoin d'ouvrir les yeux pour le voir et à mesure que je m'éloigne sa lumière devient plus brillante.

III

LE CHATEAU DE MONTSÉGUR

Au cœur des montagnes de l'Ariège, comme un fantôme habillé de pierre, se dresse le château de Montségur.

Quand le temps est clair on voit les pans de ses murailles et sa tour massive au-dessus des terres ferrugineuses. Il a l'air d'affirmer à la vie du siècle qu'il est toujours debout avec sa force impérissable, pour abriter les hommes, gardiens de l'esprit. Mais quand le vent souffle par la vallée rocailleuse de Lavelanet et que les nuages roulent sur les crêtes comme les cavaliers du souvenir, il n'est plus qu'une ruine habitée par l'oubli, le tombeau des Albigeois héroïques dont les squelettes pétrifiés sont allongés sous sa montagne.

C'est entre le val des Ormes et le val de Sabart, à l'endroit où l'Ers aux eaux de cuivre se mêle au Lectorier aux eaux de bronze que domine le château de Montségur. C'est là que les Druides dressaient leurs cartes astronomiques, c'est là que les Cantabres avaient fait un sanctuaire du soleil, c'est là que Charlemagne regarda venir les Sarrasins.

Le long de ces remparts démantelés a marché Esclarmonde de Foix et c'est par ce chemin, entre des

pierres calcinées, qu'un soir est passé le chevalier qui venait de loin et dont personne n'a jamais su le nom, le chevalier qui portait sous son manteau l'émeraude mystique du Graal.

Le vent souffle comme jadis, les montagnes sont à la même place, les gaves roulent sur les galets selon la loi qui pousse les eaux à descendre, les sapins lèvent leurs branches vers le ciel par la force qui fait s'élever les végétaux et le château de Montségur continue à dresser son ossature dans le cercle des vallées Pyrénéennes.

Une pierre tombe après l'autre. Le lierre ronge le mur et la pluie use les dalles des cours. Mais pour ceux qui savent voir l'esprit derrière les formes, avec tous ses créneaux, toutes ses portes et toutes ses cloches, sur la montagne Ariégeoise, le château de Montségur est debout.

Au pied de la montagne de Montségur est un petit village dont les maisons ont des portes basses et des toits d'ardoises. Le jour il est silencieux et abandonné car les hommes qui l'habitent sont des bergers. Ils vont conduire sur les prairies, aux flancs des monts, des moutons qui ont une clochette autour du cou. Ils sont bruns et graves sous leur béret et leur capeline de bure.

Les lois de la nature sont plus rigoureuses pour certains hommes que pour d'autres et elles furent impitoyables pour ceux du village de Montségur. Jadis les soldats de Montfort puis ceux du Sénéchal de Carcassonne les exterminèrent sans pitié parce qu'à l'ombre du château, ils posaient leur bâton de berger pour adorer la pureté. Maintenant ils sont victimes d'une puissance aussi rigoureuse que l'Inquisition, le mystérieux appel des villes ; la force attractive des machines lointaines, la puissance de la Bête.

Comme tous les villages enfermés entre des cercles de montagnes, Montségur semble avoir recueilli le suintement de toute la mélancolie de la planète, la tristesse géologique des couches terrestres amoncelées pendant les époques. Ses maisons sont comme des carapaces de bêtes muettes, n'abritant qu'une vie informe.

C'est dans ce village que je suis venu. Mes poumons étaient encore imprégnés de l'air qui souffle sous les palmiers de l'Inde. J'avais regardé la mer du Coromandel en écoutant la parole des hommes sages. J'avais besoin d'entendre le chant d'eau des torrents Pyrénéens, de voir les galets bleuâtres d'un lavage éternel. Je venais parler aux âmes des Pères.

Lorsque j'eus posé ma valise dans une chambre contenant un édredon rouge qui s'élevait presque jusqu'au plafond, une chambre qui avait l'air bâtie uniquement pour contenir cet édredon, je me précipitai au dehors et m'en allai en courant vers le chemin qui serpente dans les pierres et s'élève en spirales vers le château.

Le soleil était au milieu de son voyage de chaque jour et il brûlait les pierres et en faisait sortir une vapeur. Le chemin était étroit et des pluies tombées dans des années révolues avaient roulé des blocs en son milieu, de sorte qu'on ne pouvait le gravir qu'à pied.

Je me souvins qu'au temps de ma jeunesse je m'étais élancé avec la même ardeur et j'avais en moins d'une heure, écartant les branches de ciste, effeuillant les coquelicots sauvages, atteint le seuil du château. Mais à présent j'étais un homme plus maigre que jadis, avec une force décroissante dans des os moins solidement liés. Et à cause de mon cœur qui battait trop vite, ou peut-être trop lentement — car il y a un mystère caché dans les corps et le secret des maladies physiques n'est pas plus élucidé que celui des âmes — je ne pouvais gravir des hauts lieux et il m'était enjoint de demeurer

dans les vallées et de regarder de loin les beautés qui approchent le ciel.

Au temps de ma jeunesse j'étais ignorant et je ne comprenais pas l'âme de ce que je voyais ; maintenant je pénétrais l'âme, mais je ne pouvais toucher la beauté de mes mains, être présent sur la montagne.

N'était-ce pas un signe de mon destin ? C'est quand j'avais vingt ans que le goût de l'idéal aurait dû me posséder. Mais je remettais toujours à demain, je m'attardais en bas, loin du château ensoleillé. Maintenant je devais demeurer parmi les masures lugubres, errer dans les basses-cours où sont les pourceaux et je ne pouvais contempler que de loin, le château où mes pères avaient combattu pour leur idéal, l'inaccessible château de Montségur.

Quand la mer de la nuit fut descendue avec de grandes vagues mélancoliques par-dessus les hautes digues feuillues des monts et se fut répandue dans les canaux des vallées, alors je sortis de l'auberge rustique et je m'avançai le long de l'église et le long du cimetière.

C'était l'heure où dormaient les hommes, allongés dans les chambres étroites. Un oiseau de nuit, posé sur un if répondait à un autre oiseau de nuit posé quelque part sur un arbre invisible. Comme mon âme était troublée, je ne pus discerner si eux aussi disaient : Plus jamais ! en me désignant avec une de leurs sombres plumes ou si ces cris étaient seulement des signaux et des appels relatifs à leur existence d'oiseaux nocturnes et à leurs mutuels rapports.

Je marchai sur le tortueux chemin encombré d'épines et de cailloux qui s'élève vers le château jusqu'au moment où je ne pus plus avancer, soit que les étoiles jetâssent moins d'éclat, soit que l'opacité de l'ombre se fît sentir davantage en ce point de la terre, plus qu'en tout autre.

Alors j'élevai la voix, les yeux tournés dans la direction ténébreuse où se tenait le château.

— Pères, êtes-vous là ?

Et il n'y eut aucune réponse. Et je répétais à plusieurs reprises mon appel avec une voix moins forte mais assez pour que je pusse craindre de voir accourir un habitant du village, stupéfait et alarmé de mes nocturnes paroles :

— Pères, êtes-vous là ?

Et il n'y eut encore aucune réponse.

Mais j'eus la notion qu'autour de moi étaient venus se grouper en cercle toutes sortes de présences invisibles matérialisées des ténèbres et que les Pères étaient bien là. Et je leur parlai d'une voix très basse, d'une voix plus basse qu'un souffle pour ne pas réveiller les pourceaux dans les étables et les bergers dans leur lit de chêne et pour que ceux-ci n'accusent pas de folie le voyageur qui vint à Montségur afin de contempler le château de loin.

— Pères, je sais qu'il y a une puissance dans l'aveu et que, lorsqu'on le fait sincèrement, il jaillit de lui une clarté nouvelle, bienfaisante pour les âmes, même pour celles qui sont errantes, privées de corps, dans les mondes intermédiaires. J'ai longtemps vécu avec la consolation de votre vérité. Je la portais en moi et elle me purifiait, Elle me disait que la laideur et la misère de la vie étaient trop grandes pour qu'on pût placer une juste espérance humaine en cette vie. Je professais comme vous l'avez enseigné le mépris des corps et des formes de la nature. J'allais jusqu'à arrêter mes élans vers la beauté parce que je craignais que la nostalgie des beaux visages, de la lumière des yeux, de la palpitation du sang vivant, ne fût un lien qui me rattachât au monde terrestre. Un lien bien puissant en effet ! Qu'il me fallait de courage pour ne plus penser à ce qui avait été l'enchantement de ma jeunesse ! Qu'il est héroïque

celui qui se détourne d'un soleil couchant sur un bois de pins, d'une femme qui passe et qui sourit négligemment !

C'est votre détachement de la terre qui me donnait l'exemple pour me détacher. J'aurais voulu retrouver le Consolamentum de vos Parfaits et atteindre d'un bond prodigieux l'ultime ciel spirituel dont on ne redescend plus pour s'incarner.

Et voilà que de l'autre côté de la terre une sagesse différente de la vôtre est venue jusqu'à moi par la voie mystérieuse sur laquelle cheminent les sagesse. Différente est peut-être trop dire, car c'est une sagesse sœur de la vôtre si toutefois il y a des liens de famille entre les sagesse. J'ai su qu'il y avait là-bas, dans l'Inde, un homme solitaire et silencieux dont la pensée était pareille à l'oiseau des sommets qui en volant très haut au-dessus de ces sommets peut voir la diversité des chaînes de montagnes et leurs successions. Je suis allé auprès de lui. J'ai su par l'expérience formelle qu'un être vivant et privilégié peut atteindre le monde divin et en communiquer une sorte d'avant-goût à ceux qui l'approchent. J'ai su plus encore. Le chemin de la perfection que je ne voyais plus serpenter qu'au delà des plus lointaines étoiles, dans les profondeurs de l'infini cosmique, je l'ai vu revenir modestement à la terre dans le monde des formes visibles et j'ai appris qu'il était bordé par des arbres de vie, des arbres jaillis de notre misérable terre.

Une grande espérance chimérique s'est évanouie pour moi, mais au profit d'une vérité certaine, d'une vérité dure comme la pierre, résistante comme elle et animée de la cruauté silencieuse qui est la caractéristique de ce qui est vrai. Mais la vertu première de toute vérité est d'être incommunicable. O Pères ! je n'ai peut-être rap-

porté de ce voyage lointain qu'une pauvre parcelle de lumière, qu'une étincelle, mais elle est d'un feu si vivant que j'en ai gardé la brûlure. Cette étincelle, la voici !

Bien entendu, je ne tendais rien effectivement mais j'eus le sentiment curieux que les présences invisibles se consultaient pour savoir si elles prendraient ou non ce que j'offrais et je perçus aussi qu'elles étaient incertaines et s'interrogeaient entre elles comme si elles n'avaient pas bien compris ce que je disais et il me sembla que cela avait lieu avec des gestes et des paroles que je n'entendais pas. Et soudain je les entrevis. J'entrevis les Albigeois du siècle d'Innocent le mauvais, tels qu'ils furent dans leur vie terrestre, — tel peut-être que mon imagination me les représentait.

Je reconnus à sa vieillesse et à sa tristesse, Ramon de Perelha coiffé de cette tiare asiatique qu'un de ses aïeux avait rapporté des Croisades et dont il ceignait son front sans savoir si elle provenait d'un roi de Perse ou d'un mage de Chaldée. Je reconnus Pierre Roger le furieux, avec son épée ébréchée et sa cotte bosselée suivi de Roquier, son médecin et de l'architecte Bertrand de la Baccalaria qui conservait sous son bras gauche des projets de forteresses inexpugnables et de machines de guerre invincibles. Plaintives, sous la robe de lin de la communauté de Montréal, je vis Serona et Romeva avec sa fille Pagana. Et je crus distinguer que Serona qui fut avaritieuse de son vivant, cachait sur sa poitrine une croix de pierres précieuses. Bernard de Villeneuve qui fut luxurieux se tenait auprès de Fabrissa à la chevelure d'or et aux épaules de marbre. Alfaïs la fidèle tenait la main d'Arnaud de Rabat. Jordan du Mas Saint Andreo qui fut croisé dans sa jeunesse et qui mourut en se battant, ayant atteint sa centième année, serrait ses armes contre lui et montrait orgueilleuse-

ment ses bras nouveaux comme des racines. Les trois hommes qui s'en allèrent frapper de nuit les Inquisiteurs d'Avignonnet, Ramon d'Alfaro, Golairan et Bertrand de Quiders étaient là avec les poignards dont ils avaient percé les poitrines, les bâtons dont ils avaient cassé les crânes. Aucun remords n'était peint sur leur visage. Et il y avait bien d'autres hommes et bien d'autres fiancées du Saint Esprit. Il y avait des saints en grand nombre et les saintes étaient innombrables. On reconnaissait les diaconesses à une sorte de bonnet noir triangulaire et les Parfaits, porteurs de longues barbes blanches un peu ostentatoires écartaient les plis de leur manteau pour montrer, sous le tissu de la barbe et celui de la bure, la dure corde qui ceignait leurs reins et attestait leur état de perfection. Guilhabert de Castres était là, le plus saint et le plus parfait, celui dont le regard suffisait, joint au magnérisme de sa main, pour permettre à l'âme de s'envoler, bien après la septième région où il n'y a plus ni château ni fantôme de château. Et je vis Bérengère qui fut brûlée à Toulouse et qui, après cette épreuve du feu, avait dû rejoindre ses frères avec l'aisance qu'ont les morts à franchir les distances terrestres. Et même Esclarmonde, vicomtesse de Gimoez, la béatifique et la divinisée, qui de son vivant habitait un corps diaphane qu'on aurait dit fait avec de subtiles essences et non pas de chair et de sang, Esclarmonde était présente et fixait ses yeux sur moi le dernier venu, l'Albigeois vivant, porteur d'un corps grossier de chair et de sang.

Au lieu de m'incliner respectueusement je faillis pousser un cri de surprise.

Comment les âmes de ces Albigeois erraient-elles dans l'ombre de Montségur au lieu de participer à la béatitude et aux délices du ciel sans forme ? Eh quoi ! Tous avaient proclamé que la vie était mauvaise, qu'elle était une œuvre du démon, qu'il fallait lui échapper par des macérations, des contemplations, des méditations, toutes sortes d'états mystiques, et après des siècles, leurs âmes étaient encore là à flotter et à voltiger sur cette terre maudite par eux !

C'était une parole populaire parmi les Albigeois, que celle d'un certain Limosus Nègre qui avait dit, comme un secret mystérieusement révélé, que la terre était faite d'un bloc compact d'excréments solidifiés rejetés par le soleil et la lune. Et ceux qui avaient cru à la révélation de Limosus Nègre étaient enchaînés encore à ce bloc d'excréments lunaires et solaires.

Que dis-je, enchaînés ? J'avais le sentiment qu'ils n'étaient pas enchaînés, qu'ils étaient libres, qu'ils demeuraient là volontairement, par une attraction personnelle, cachée au plus profond de leur substance intérieure.

J'étais venu, avec l'incertitude de ne trouver que quelques âmes égarées et retardataires et je les voyais tous, tels qu'ils avaient été, avec leurs armures, leurs robes de lin, leurs rêves immenses, leurs exaltations démesurées.

Et je criai vers eux dans l'ombre épaisse, je criai à voix basse, pour ne pas éveiller les vivants, certain d'être entendu des morts :

— O Pères, comment êtes-vous encore dans le monde de la malédiction ? Comment n'êtes-vous pas sortis du cercle de l'attraction physique ? Vous considériez que les formes diverses et splendides de la création n'étaient qu'une tromperie de l'Ange du mal Lucibel qui était venu dans le Paradis et qui avait attiré les hommes en leur promettant des femmes parfumées de safran. Comment vous attardez-vous dans la délectation de cette tromperie ? Quand vous étiez dans des corps de chair vous l'avez connue et rejetée. Vous avez banni le safran de vos usages et de vos rites à cause de la promesse de Lucibel. Ces corps de chair vous les avez mortifiés. Vous les avez privés, quand vous avez pu, de la lumière du soleil, parce qu'il y avait trop de beauté dans cette lumière. Vous avez chanté des louanges aux ténèbres, dans les cachots de l'Inquisition, parce qu'elles vous préparaient à la divine lumière essentielle du Dieu spirituel qui n'a ni rayons, ni soleil visible. Et maintenant vous vous traînez dans l'ombre misérable de la montagne et quand je vous croyais si haut et si loin, vous accourez au premier appel de l'homme vivant. Expliquez-moi cette contradiction et quel est le secret de votre présence.

Alors les formes silencieuses semblèrent se concerter encore entre elles et je discernai sur les visages de la plupart la plus profonde consternation. Pas sur le visage de tous cependant. Certains simples, comme celui que je reconnus pour être Arnaud Boubila, gardèrent un sourire paisible et certains tourmentés n'effacèrent pas de leurs traits le tourment ancien.

Je compris qu'ils étaient dans l'incertitude et ne savaient pas la cause véritable de leur présence. Mais l'un d'eux s'avança vers moi et c'était un homme ordinaire, dépourvu de célébrité, car, dans tous les temps, les plus sages demeurent obscurs, moins par leur volonté propre que par le fait d'une loi cachée.

— « C'est pour avoir voulu quitter la terre trop tôt, me dit-il, que nous sommes condamnés par nous-mêmes à y errer misérablement, dans l'état d'âmes fugitives, d'âmes insatisfaites et désireuses. Nous avons péché par orgueil. Nous sommes comme des oiseaux qui voulurent voler très haut et qui sont retombés très bas. Toutes les créatures que tu vois ont cru se dépouiller de leurs passions comme on se dépouille d'un manteau. Mais ce manteau-là est lié à l'être, il fait

partie de lui-même. On ne l'arrache pas d'un seul coup. Vie après vie il faut l'user et même quand on croit l'avoir rejeté. il est toujours là qui vous brûle.

« Regarde cet homme maigre, au front chauve et aux yeux brillants. Il fut Mathéo de Gardouch. Et vois près de lui Bonafos, dont les mains ont un tremblement, Bonafos le Parfait entre les Parfaits. Ils se tiennent toujours l'un près de l'autre. Ce sont eux qu'on descendit une nuit avec des cordes, d'une des tours de Montségur dans la gorge de l'Abès. Ils emportèrent le trésor des Cathares et où il avait été convenu, ils allèrent le cacher, fidèlement. C'étaient des purs, c'étaient des saints. Mais pour avoir serré sur leur poitrine les lingots d'or fondus des vases et des chandeliers, ils ont été transpercés par l'esprit de l'or, ils en entendent l'appel, ils le cherchent.

« Regarde Ramon d'Alfaro avec son pourpoint blanc taché de plaques rouges. Golaïran aux grands pieds et aux grandes mains, Bertrand de Quiders qui, toute une journée, sur une pierre meulière aiguisa son poignard pour qu'il tranchât aisément les chairs et les os. Ils se donnèrent rendez-vous de nuit, aux environs du château d'Avignonnet, pour mettre à mort les Inquisiteurs. Ils avaient empoisonné les chiens et ils égorgèrent les gardiens de la poterne. Ramon d'Alfaro a sur son pourpoint la trace des mains de Guillaume Arnaud dont il arracha la langue parce que cette langue avait dicté les arrêts de mort de ses frères. Bertrand de Quiders regarde avec orgueil son poignard ébréché par l'os du poignet de Raymond de Costiran, ce poignet qui servait à écrire les noms des victimes de l'Inquisition. Ils tuèrent toute la nuit les maîtres et les serviteurs et quand ils partirent au soleil levant, c'était le matin de l'Ascension. Et maintenant ils voudraient bien re-

commencer. Ils voudraient encore jeter de la viande empoisonnée aux chiens, franchir en courant la poterne et exterminer à nouveau les oppresseurs des faibles. Car la haine ne s'assouvit pas avec le sang de ceux qu'on hait. Au contraire elle se multiplie, elle grandit par delà la mort, elle devient une ivresse, un enchantement de fureur.

« Regarde Bernard de Villeneuve l'impudique. Il attirait les jeunes filles dans son château sous des prétextes de religion ; il les violentait et il les chassait ensuite parce qu'il avait des remords et ne voulait plus voir celles qui avaient excité sa passion. Et une fois il en vint une qui était plus belle que les autres, mais si pure et si ignorante, avec une âme si délicatement attachée au corps qu'elle mourut du grand effroi que lui fit le seigneur Bernard quand il approcha d'elle son visage cramoisi et qu'avec ses mains de désir il voulut déchirer sa robe. Bernard de Villeneuve la fit enterrer dans un souterrain de son château. Mais il ne pouvait l'oublier et une nuit il descendit avec une torche et une bêche pour déterrer la morte blanche, Fabrissa au cou de neige et à la chevelure d'or. Mais il recula d'épouvante, quand il vit que de la terre ténébreuse, là où était couchée Fabrissa avait jailli une grande aubépine blanche qui remplissait le souterrain, comme pour empêcher le crime avec la clarté immaculée de ses fleurs. Et il se repentit grandement, les larmes creusèrent son visage et il s'en alla dans la montagne avec les solitaires et les pieux. Il mourut à son heure, plein de sainteté. La mort étendit sur lui son pardon. Pardon incomplet ! Car maintenant il voudrait recommencer. Il attirerait Fabrissa, tenterait de déchirer la robe, pleurerait sous la torche et sous l'aubépine. Car la luxure ne s'assouvit pas, pas plus avec la chair, qu'avec le

dégoût ou le remords. Elle est un compagnon incompréhensible qui ne meurt pas avec la forme physique, qui tourmente même plus activement le double, devient une possession, une hantise, une extase sexuelle.

« Regarde-les tous. Ils ont gardé leurs attachements terrestres parce qu'ils ont voulu de leur vivant se les arracher par violence.

Bertrand de la Baccalaria, l'architecte, veut dresser des tours bien construites, jeter de courbes ponts sur des torrents. Olivier de Penne veut écrire des poèmes selon le mode de troubadours. Agnès de Montpellier a envie de courir encore à cheval, parmi les pins, les ifs et les yeuses. Pelegrina de Bruniquel, qui aimait les roses a envie d'en respirer de nouvelles, écloses dans la terre de ce siècle. Peyrat du Minervoïs qui aimait le vin est attiré par les tonneaux des vendanges et les âcres fermentations des grappes car il sait que la saveur des crus change avec les années. Antoine de Nigri qui aimait la philosophie voudrait philosopher avec des hommes de pensée car il sait que les idées se renouvellent comme les vins et qu'il y a des crus de l'esprit.

« Guilhabert de Castres, le patriarche, le pape de l'église Cathare, lui-même est là. Il a donné le Consolamentum à des centaines d'Albigéois, et il a cru les projeter à tout jamais, hors de l'influence de la terre, dans le royaume du Saint-Esprit. Et lui-même n'a pu les suivre. Il n'y a pas eu de Consolamentum pour lui parce que chaque fois qu'il accomplissait le rite, chaque fois qu'il faisait l'imposition des mains, il se complaisait dans son orgueil, il se liait par le désir d'être le premier et le seul, le maître spirituel des hommes. Il est là pour être encore le premier. Et il donne le Consolamentum à des morts.

« Et à côté de lui Esclarmonde aussi, est présente.

Toutes ses pénitences, toutes ses purifications, toutes ses spiritualisations ne l'ont pas dépouillée complètement de ce qui retient la créature à la terre. Elle, la plus pure, la plus spirituelle, la plus dépouillée est liée par le lien le plus solide, celui de la génération. Avec son époux le vicomte de Gimoez, elle a créé de sa substance et de la sienne confondues, six enfants qui mettront au monde à leur tour d'autres créatures corporelles qui sont les anneaux de la chaîne qui la retient sur cette terre.

« Et moi qui te parle, mon enfant, bien que dès ma jeunesse j'aie étudié la sagesse et j'aie aimé la vérité, bien que j'aie fait le tour des sagesse et des vérités enseignées par les hommes dans tous les pays et connu qu'il n'y a pas d'autre secret pour l'homme que de se détacher, je suis encore au flanc de la montagne de Montségur, je suis là pour te dire ces choses qui sont véridiques. Car je fus jardinier de mon vivant et je cultivais des plantes dans un petit jardin, bordé d'un mur bas, dans cette vallée qui est à droite et que surplombe la montagne de Belestar. Je m'étais détaché de tout avec effort, avec patience, avec sainteté. Mais je n'ai pas songé à me détacher de mes fleurs et de leur beauté. Et qui sait ? Peut-être les fleurs sont-elles les seules choses terrestres dont l'homme ne puisse se détacher, une fois qu'il les a aimées. Et c'est pourquoi je suis encore là, jardinier d'une terre illusoire, retenu ici par le souvenir des jardins.

Or, le temps s'était écoulé, parallèlement au mouvement des étoiles, car si les morts sont rapides pour se déplacer, ils sont lents à s'exprimer en paroles. Avec le temps nocturne, une légère humectation avait recouvert les pierres et des gouttes d'eau se tenaient immobiles sur chaque brin d'herbe et travaillaient à composer un petit prisme qui put refléter les couleurs de l'arc-en-ciel, au lever du soleil. Sur le sommet des montagnes commençait à traîner un ineffable crépuscule qui était la préparation atmosphérique de l'aurore.

Les Pères devinrent transparents et s'assimilèrent aux brouillards ambiants. Ils fondirent avec la transformation des ténèbres. Je perçus que certains remontaient vers le château, que d'autres retournaient à des tombes souterraines pour s'allonger dans les ossements auxquels ils étaient liés, que Bonafos revenait au trésor, que Bernard de Villeneuve revenait à l'aubépine blanche et le sage jardinier à son jardin.

Lentement se produisit le phénomène de l'apparition solaire et du changement terrestre de l'ombre en lumière. Les cyprès se découpèrent sur les hauteurs, toutes les formes végétales se recouvrirent de parures, les oiseaux parlèrent entre eux.

Alors quelque chose se produisit de si extraordinaire que je faillis tomber à genoux dans un sentiment d'adoration.

Avec une rapidité inconcevable, avec l'instantanéité de l'éclair, la beauté apparut. Elle glissa autour de moi, elle enveloppa toutes choses en se plaçant au cœur même de leur substance, elle illumina, elle devint lumière. Je fus pendant l'espace de deux ou trois secondes transporté dans le royaume mystique de la beauté.

Durant cette brève parcelle de temps je compris. La beauté se manifeste toutes les fois que quelque chose de spirituel apparaît dans la nature. Je venais d'être témoin de la spiritualisation de la terre. Il y a à chaque naissance du soleil un fugitif instant où l'effort de la matière minérale, des végétaux et de l'air vers l'esprit, cet effort qui met des milliers de millénaires pour réaliser l'ombre d'une étincelle, est sensible à l'homme. Mais l'homme pour surprendre ce mystère, doit être debout dans la montagne, quand se fait la transmutation quotidienne de la nuit.

Et je compris pourquoi la beauté est incommunicable. Elle établit un secret entre celui qui la ressent et l'élément divin du monde. Elle crée une fraternité de l'âme avec les essences créatrices, les paradigmes des formes, les archétypes des créatures vivantes.

O loi éternelle, m'écriai-je silencieusement, puisse cette expansion de mon âme être l'avant-goût divin de la mort ! Puissé-je, quand, dépouillé de mon corps, je m'élancerai aussi haut que le permettra mon élan, vivre comme en cet instant dans la pureté des causes premières, descendre le long des racines spirituelles, couler dans la sève vivante des origines, m'épanouir

dans la couleur, le parfum et le son, palpiter avec amour dans toutes les palpitations de la vie.

Deux ou trois secondes seulement ! Un vent froid se mit à souffler par les grands couloirs des vallées. Les oiseaux se firent des appels et des réponses mais leur langage cessa de m'être perceptible. Une trompe de berger résonna au loin. Des bruits de torrents me parvinrent comme si, après s'être interrompus, ils commençaient seulement de couler. Une fumée monta en spirale. Je sentis l'odeur de la terre humide, mêlée d'un parfum de menthe. J'aurais pu compter les sapins sur les pentes, au milieu des bruyères rougeâtres. Il n'y avait plus de mystère autour de moi.

Je redescendis lentement vers les étables des porceaux et les maisons des hommes.

IV

LES FRÈRES

— En somme, me dit un vieil ami intelligent et bien intentionné qui ne croyait pas qu'il y eut des sages dans l'Inde, il était inutile d'aller si loin pour rapporter si peu de chose. Tu es comme quelqu'un qui aurait fait le tour du monde et qui se proposerait de faire encore l'ascension de l'Himalaya, pour trouver un grain de poussière d'une qualité particulière.

— C'est possible, répondis-je. Mais celui qui possède un grain de poussière idéal, un atome tout à fait parfait, n'a-t-il pas le résumé de la matière de la planète et même de la matière cosmique répandue dans l'étendue circulaire de l'espace.

Le vieil ami intelligent sourit et reprit :

— Tu te crois sûr de deux ou trois choses. Bien. Mais quand ton heure sera venue, cela t'empêchera-t-il de mourir, de disparaître, d'être anéanti ?

— Assurément, répondis-je.

Le vieil ami se mit à rire car il ne croyait pas que l'homme fût immortel.

Il faut conquérir son immortalité.

Beaucoup d'appelés, peu d'élus ! Terriblement peu !
Infiniment moins qu'on le croit !

Ceux qui ont entrevu la loi et sa rigueur ont déguisé la vérité pour ne pas décourager les faibles. Et il n'y a guère que des faibles.

Comment faire partie des élus ?

En regardant avec la vue intérieure dans l'abîme silencieux de mon âme, j'ai entrevu très loin, comme une lampe au rayonnement ineffable, ce qui est mon être véritable. On peut dire aussi bien qu'il se tient au fond d'un abîme qu'au plus haut des cieux, car ces deux points n'en font qu'un, dans la mystérieuse géométrie spirituelle.

C'est cet être que je dois rejoindre et avec lequel je dois m'identifier. Plus je me rapproche de lui, plus ma conscience s'élargit, au sein d'une joie plus sereine, plus béatifique, plus remplie d'amour.

La présence de Dieu est en moi. Il me suffit d'un renversement de l'âme pour connaître que la porte est de l'autre côté et que je suis entré dans le royaume. Celui qui y a pénétré a rompu la chaîne qui le retenait captif

des fautes, il s'est donné à lui-même l'absolution, il est pur, non comme le petit enfant qui a dans son sang les tares de ses pères et les manifeste par de minimes cruautés, mais comme l'âme virginale quand, à l'aube des origines, elle n'avait pas encore respiré le sang et ignorait l'incarnation.

Comme il est difficile pour le vivant de demeurer dans le royaume ! A peine ai-je eu le temps de le contempler et il s'est évanoui. Les portes sont closes. J'ai beau faire le tour du mystère, il n'y a plus de royaume où pénétrer. Si j'étais sûr encore de l'atteindre après ma mort !

— Ceci est l'espérance conductrice. Tu l'atteindras après la mort, si tu as vécu avec amour.

Pour parvenir à la sagesse, il faut fermer à clef la porte de sa chambre, allumer un feu de bois comme au temps de sa jeunesse, si c'est l'hiver, mettre une rose sur sa fenêtre, si c'est l'été. Alors, avec la nuit qui vient, il y a une sorte de lever de soleil de l'esprit et, de même que la beauté, la vérité apparaît comme une fulguration.

Cette apparition ne dure pas plus de deux ou trois secondes mais cela suffit. C'est une émouvante découverte que celle de la vérité.

Il n'y a pas de Providence, pas de morale, pas de Dieu bienveillant accessible à la prière. L'homme est roulé dans la loi d'une nature magnifique et inexorable. Mais il est roulé vers un but. Les cieux sont immenses mais ne sont pas vides. Ils sont silencieux et pourtant peuplés de bruits. Celui qui regarde attentivement finit par voir, celui qui écoute entend. Il n'y a pas de Père créateur, mais il y a des milliers de Frères. Les religions et les philosophies ont fait seulement une erreur dans le degré de parenté. Il y a les Frères qui sont vivants et aussi ceux qui sont morts. Ces Frères, on peut les toucher, les voir, leur parler. Ils sont revêtus de la commune

chair des hommes, ils ont des os avec des moelles. Ils sont répandus sur la vaste terre et ils souffrent et sont heureux tour à tour comme toutes les créatures en rapport avec le soleil. Mais le difficile est d'arriver jusqu'à eux et de reconnaître le signe qu'ils doivent avoir sur le front.

Et il n'y a pas que les Frères vivants, il y a aussi les Frères morts. Ils sont quelque part dans l'espace, et leur existence est encore mesurée par le temps. On peut s'adresser à eux car ils ont conquis peu à peu un sens de justice qui toujours s'accroît et jamais ne s'use. La justice est la qualité sublime dont le Trésor, une fois amassé est impérissable. Mais les justes ont dû arracher cet or à la pierre de la nature insensible qui prodigue l'amour sans la pitié et la haine sans le pardon.

L'homme n'a pas été jeté sur la terre dans une solitude sans appel. Il peut demander le breuvage de vie à ceux qui l'ont découvert et en être réconforté pour bien mourir et revivre, quand le temps en sera venu.

Il y a des hommes qui ont beaucoup de Frères vivants. Mais le nombre de ces Frères diminue à mesure que l'on se perfectionne et il vient un moment où le nombre en est si petit et où ils sont tellement répandus au loin que l'on n'a plus la faculté d'en approcher un seul.

Les Frères se cachent-ils ? Celui qui a été touché par la vraie connaissance comprend la vanité des préoccupations ordinaires et la nécessité de s'élever solitairement. Il a le visage de tout le monde et nul ne peut savoir que c'est un Frère.

Comment les Frères ne se cacheraient-ils pas, étant donné l'étrange haine dont ils sont entourés par les hommes ? Dès que la supériorité se manifeste, une force tend à l'abaisser.

Peut-être un mot d'ordre a-t-il circulé parmi eux, pour les avertir que l'ombre allait s'épaississant et qu'il était venu, le temps où il n'était plus permis au sage de regarder attentivement les étoiles ou d'étudier l'énigme de la métamorphose dans le cocon d'une chenille.

Avec quelque attention que je cherche, je ne puis apprendre le nom d'aucun. Peut-être chaque soir j'en croise un en me promenant et je ne sais pas le recon-

naître. Peut-être l'un d'eux a-t-il ouvert une boutique de pharmacien pour vivre, comme Aristote. Un autre, doué de vigueur physique, décharge-t-il des sacs dans un port, comme Ammonius Saccas, le maître de Plotin. Tout à l'heure au coin d'une ruelle, un petit homme à lunettes enfonçait des clous dans une semelle et je crois bien qu'il m'a cligné de l'œil quand je suis passé. Est-ce que Jacob Boehme ne faisait pas de même et aussi le poète toulousain Vestrepain qui partageait son temps entre les poèmes, les souliers et les joies de la méditation sous un figuier de mon pays. Il doit certainement y en avoir quelqu'un en prison. Car c'est une curieuse chose qu'on cherche si fréquemment à leur ravir la liberté. Les deux œuvres qui ont procuré le plus de joie aux hommes par le divertissement et l'allégresse de l'invention, Don Quichotte et Robinson Crusé, ont été pour une grande partie composées dans des prisons où les divulgateurs de joie étaient aux prises avec les rats et les ténèbres.

O Frères où êtes-vous ? Si vous existez quelque part en Occident, répondez-moi ! Je dis en Occident parce que je sais qu'il y a des Frères en Orient et que j'ai pu approcher un des plus grands d'entre eux. Mais l'Inde est trop loin. Chaque homme est lié à sa terre par des liens dont il ne connaît la force que lorsqu'il veut les briser. Celui qui a respiré une fois l'atmosphère d'un maître en garde une nostalgie plus grande que celle que laisse le plus grand bonheur ou la plus parfaite beauté. Mais à qui confier une tristesse d'un tel ordre ? Qui consolera du regret des Frères absents, de la perfection entrevue ?

O Frères, où êtes-vous assis, portant sur le front la marque de l'illumination ? Jamais votre présence n'a été aussi nécessaire parmi les hommes avides et igno-

rants de ces temps de sueur et de jouissance ! Faites-moi le signe de l'aide. Même si vous n'êtes que des demi-maîtres, à l'échelle des hommes d'ici, cela me suffira. Je supporterai votre bienveillance hautaine car je sais que la plus petite supériorité engendre un immense orgueil, comme un petit gland engendre un grand chêne. Même si vous ne m'enseignes que ce que je sais, je ferai semblant d'être instruit par vous. Il me suffira que vous soyez des Frères, pour la quête amère, la lente montée. Même la bonne intention me paraîtra suffisante. Car la solitude est pesante dans ce monde qui devient de plus en plus obscur.

Mais peut-être est-ce assez d'avoir la certitude que vous existez. Au milieu du désordre des hommes, de l'ordre mensonger et cruel de la nature, vous êtes l'unique recours, la Providence accessible. Vous me sauvez de la méchanceté de mes semblables et de la menace plus terrible du néant. Je peux appeler si je souffre et s'il n'est répondu que bien rarement, je sais du moins que je suis entendu. Cela suffit. L'injustice perd toute force s'il y a quelque part des âmes qui la réprouvent. Et n'est-ce pas le meilleur réconfort, la suprême beauté spirituelle que l'existence de cette chaîne solide, éternelle, qui atteint en haut des hiérarchies inimaginables et qui est représentée en bas par quelques chercheurs isolés.

O Frères, ce que vous me donnez est meilleur que la bonté de Dieu le Père, bonté que l'on ne connaît que par l'espérance éperdue de la rencontrer mais que l'on ne voit nulle part dans la nature. Ce que vous me donnez est plus chaud que la commune amitié, plus profond que l'amour de la femme, c'est la substance inaltérable de l'esprit dont le partage donne l'ineffable allégresse, celle des rêves, celle d'après la mort.

Il faut peut-être franchir une longue étape tout seul. Il suffit de savoir que les Frères existent, qu'ils sont quelque part et qu'ils prêteront une aide le moment venu. Celui qui, comme moi, a vu une fois des hommes, en marche vers la perfection ne désespère plus de l'humanité, même s'ils sont peu nombreux, groupés autour d'un maître et actifs seulement par leur pensée.

La sagesse consiste à libérer son âme des liens qui la retiennent captive. Elle est prisonnière de la famille, elle est prisonnière de la société, prisonnière de son propre désir de jouir. Ce n'est que lorsqu'on a vaincu l'orgueil, lorsque les tenaces appels de la volupté ne font plus vibrer les nerfs que l'on approche de la joie parfaite, cette joie après laquelle les hommes courent désespérément et dont ils portent en eux la source vive.

Le piège étrange de la nature, l'épreuve imposée, c'est qu'il faut faire les premiers pas sans aucune certitude personnelle. Il faut détruire le mur de sa maison pour voir le trésor qui est caché derrière. Et s'il n'y avait pas de trésor ? Il y en a un. Et s'il y avait un trésor pour quelques-uns et rien pour d'autres ? La nature s'est toujours plu à des choix mystérieux. Qui peut dire que

la loi est absolue ? Mais la loi se modèle selon la volonté obstinée de l'homme. Ce qui fut appelé la grâce n'est pas un don divin donné par le caprice du choix. C'est une descente obtenue par un effort dont les modalités demeurent invisibles mais qui dirige la lumière, là où une lampe était préparée, avec sa mèche et son huile.

Que de ténèbres répandues autour de nous ? Y a-t-il un signal de ralliement ? Y a-t-il une loi directrice à laquelle il faut obéir ? Le mot essentiel de la nature est transformation. Le Bouddha a enseigné que le mot essentiel de l'homme est détachement. Aimez-vous les uns les autres a dit Jésus. Conforme-toi à la loi de la nature, a dit la sagesse des philosophes antiques par la bouche de Marc-Aurèle.

Mais le détachement est malaisé. La conformité à la loi naturelle paraît une obéissance à l'injustice puisque du haut en bas de l'échelle des choses visibles le plus fort domine le plus faible. Il est pratiquement impossible de s'ordonner à soi-même d'aimer ses semblables, si l'on est vivement impressionné par leur laideur et la méchanceté de leur âme.

La parole parfaite est communion si l'on donne à ce mot le sens de pénétration sympathique en même temps que celui de libération des chaînes qui vous lient.

Mais comment pratiquer cette communion ? Sera-ce par la fréquentation et par l'amitié des végétaux où il y a une présence constante de sagesse et de beauté ? Devra-t-on agrandir son âme par de longues contem-

plations du ciel étoilé ? Se mêler à la vie des hommes ? Essayer de fuir leur contact ? Et quelle conduite tenir quand se pose le problème du mal à jamais incompréhensible ?

Une seule chose paraît certaine. Chacun a un devoir de perfection à accomplir vis-à-vis de lui-même. C'est comme un petit feu, un feu bien modeste mais sacré qu'il faut allumer et entretenir. Le bois est difficile à trouver pour l'alimenter. Il y a des feux qui ne jettent aucune lueur et qui sont dispersés avec colère par ceux qui les ont allumés. Un grand nombre d'hommes ignorent la nécessité du feu et même haïssent sa lueur quand ils l'aperçoivent de loin.

Mais il faut veiller à cette flamme éternelle. Mon dieu ! Si le feu allait s'éteindre en moi ! J'ai la notion qu'il ne fut jadis qu'une étincelle sous des cendres et que dans ma folie je piétinais ces cendres avec le désir informulé que l'étincelle s'éteindrait. Mais elle n'a pas péri malgré mon espérance de néant.

Si je compare le caractère chétif du feu à l'immensité du monde, aux puissantes ténèbres de l'ignorance, à l'hostilité de la haine, je suis saisi de découragement. Le mal semble triompher partout. Cette flamme que j'ai pu faire jaillir avec tant de peine pourra-t-elle résister aux vents qui accourent des vastes étendues de la terre ? La lutte même est-elle nécessaire ? N'est-il pas plus sage de se résigner à la nuit, de s'asseoir solitaire et de goûter la suavité passive qui vient de l'ombre.

Il y a un ordre intérieur qui oblige l'homme à se diriger vers ce pôle mystérieux qui est sa propre perfection. Election des amitiés, béatitude que donne la compréhension, vertu des âmes élevées, vous ne pouvez pas être des mots vides de sens ! Si fragile que soit la flamme il faut la lever haut courageusement. Il viendra un mo-

ment où les Frères reconnaîtront les leurs et où ils nous feront le signe attendu.

Nous accéderons alors à une forme d'amour plus haute que celle que nous avons connue jusqu'à présent, une forme d'amour où ni la volupté, ni le sang, ni la génération n'auront de part et que nous n'avons pu pressentir qu'à certaines minutes d'effusion. L'homme, pour y parvenir n'a pas d'autre moyen que d'ouvrir son âme, de formuler la demande et d'attendre cette grâce de l'intelligence qu'il recevra de ceux dont il presse à son insu la main invisible, non comme une faveur, mais comme la résultante d'une loi.

O intelligences supérieures, guides de l'ordre des choses, voyageurs plus avancés dans le périple divin, Frères qui avez atteint les hautes demeures ! Vous qu'on entrevoit dans certaines lignes des temples, dans la grâce de certains lieux solitaires, dans la courbe de certains végétaux ! Vous qui êtes synonymes d'harmonie, de raison et de beauté !

Puisque les méditations humaines n'ont rien trouvé de mieux que de se conformer à ce qui est supérieur à soi dans la nature, je vous appelle avec toutes les forces de mon être, je vous demande de faire descendre en moi la substance de votre vérité, comme la pluie tombe sur la terre, comme le germe tombe dans la matrice, comme l'espérance tombe dans l'âme !

Donnez-moi l'enthousiasme pour comprendre et cette clairvoyance visionnaire qui fait voir le revers des choses et leur contre-partie de beauté ! Enseignez-moi que si la justice n'est pas de ce monde, elle règne peut-être dans un autre, en vertu d'un mystère inaccessible ! Eloignez de moi le désir de la récompense, la souffrance de la pitié et la crainte de la douleur !

Donnez-moi cette menue monnaie de courage avec laquelle on paie sur la route les peines quotidiennes et qui devient un soir l'obole du batelier !

Dépouillez-moi de l'orgueil, dépouillez-moi de l'égoïsme et de la sécheresse du cœur ! Afin que libéré des chaînes, plein d'électif amour, je puisse, à l'heure marquée par l'incommensurable série des causes, goûter avec l'expansion de la mort, cette suave fraternité que vous réservez aux âmes préparées.

FIN

TABLE

I. — La Chambre de l'homme solitaire.....	7
II. — L'Ashram de Pondichéry	97
III. — Le château de Montségur.....	151
IV. — Les Frères	175

ASA 912

DERNIÈRES PUBLICATIONS

- ALBÉRIC CAHUET**
Lucile de Chateaubriand, illustré 1 vol.
- ALBERT CORNU**
Homme, cœur insatiable 1 vol.
- JEAN DAMASE**
Mentir à Don Juan 1 vol.
- ALPHONSE DAUDET**
La Doulou, suivi d'autres inédits 1 vol.
- MARCEL DUTHEIL**
Gretel Wiesbach. 1 vol.
- GABRIEL FAURE**
Heures d'Italie. Nouvelle édition avec 48 gravures hors texte 1 vol.
- MARCEL GARNIER**
Sous notre Toit. Poésies 1 vol.
- ROSEMONDE GÉRARD**
Edmond Rostand 1 vol.
- ANDRÉ JOSSET**
Elizabeth, la femme sans homme. 1 vol.
- DENISE LE BLOND-ZOLA**
Emile Zola raconté par sa fille 1 vol.
- MAURICE MAETERLINCK**
Le Sablier. 1 vol.
- MAURICE MAGRE**
La Clef des choses cachées 1 vol.
- PAUL MAX**
Fleur de Grenade 1 vol.
- COMTESSE DE NOAILLES**
Choix de Poésies. 1 vol.
- MARTHE OULIÉ**
Les Antilles, filles de France (Collection « Voyageuses de Lettres ») 1 vol.
- MARCEL PAGNOL**
Merlusse — Cigalon 1 vol.
- NOËLLE ROGER**
Le Nouveau Lazare 1 vol.
- EDMOND ROSTAND**
Choix de Poésies. 1 vol.
- JEAN ROSTAND**
L'AVENTURE HUMAINE : De l'Adulte au Vieillard. 1 vol.
- MARCELLE VIOUX**
Belle Jeunesse. 1 vol.
- D^r SERGE VORONOFF**
L'Amour et la Pensée chez les Bêtes et chez les Gens 1 vol.
- ÉMILE ZOLA**
Madame Sourdis 1 vol.

MAURICE
MAGRE

A LA POURSUITE
DE
LA SAGESSE

EDITION COMPLÈTE
en un volume

BIBLIOTHÈQUE
CHARPENTIER

PRIX :
12 FRANCS